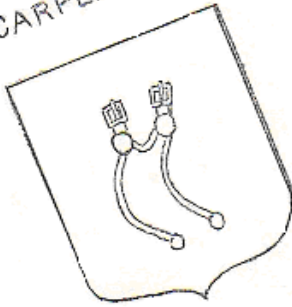
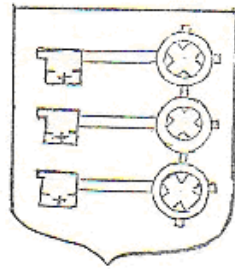


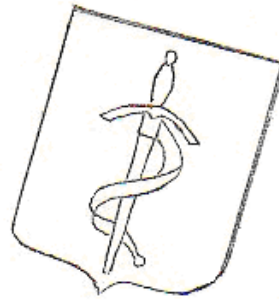
CARPENTRAS



AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.

Il raconte les événements de la branche Bernard depuis l'année 1620.

Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.

Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.

Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...

V
Chronique Familiale



BRUNOY

1895



Ma Mère, Eugénie Varin-Martial Bernard
Dite « Mémie »



L'hiver s'écoule, très occupé pour moi, avec le cours où maintenant j'allais tous les matins à l'étude, et le solfège qui me plaisait beaucoup, sans compter les jeudis et dimanches agrémentés de quelques distractions. . .

Dès les vacances, ce fut le retour à Brunoy, où mes Grands Parents, ne voyageant pas cet été là, comme d'habitude, vinrent s'installer, ayant loué la « maison Kulmann », situé, où elle se trouve encore, au coin de l'avenue Bobillier et de la rue d'Yerres. Mais, à cette époque, la rue Eugénie n'existait pas, et le grand terrain dans laquelle elle était construite, mi jardin, mi champs, s'étendait tout le long de l'avenue, jusqu'à notre potager et au bois. Nous nous trouvions assez proches les uns des autres, ce qui facilitait le voisinage et permettait à Grand Père et Grand Mère, de venir à la maison nous retrouver sous les ombrages, et aussi de voir les importants travaux de « modernisation » qui étaient maintenant terminés dans l'intérieur. Le gaz avait été installé dans la cuisine, l'escalier, la salle à manger, le billard, les cabinets de toilette, ainsi que, dans le jardin, deux réverbères. L'eau montait aux étages pour deux postes d'eau et la salle de bains. . . ce qui n'empêchait pas de se servir, sur des toilettes, au-dessus de marbres blancs, de cuvettes et de pots à eau, accompagnés de leur garniture de faïence décorée, consistant en objets de formes diverses : porte éponges, porte savons, porte brosse à ongles, ainsi que de verres et flacons de cristal paillé ; des brocs en émail servaient de réserve d'eau, et les seaux, assortis recevaient les eaux usées, qui étaient transportées et vidées dans les postes d'eau ! La salle de bains possédait une chaudière chauffable au bois, monté de la cave, et pour ce travail, c'est le bon Emile qu'on avait chargé. Il fallait à peu près deux heures, pour que la grande masse d'eau devienne assez chaude. . . En somme, nous avions là l'ancêtre des « ballons » électriques ou à gaz, qui conçu en 1870, devait être une étonnante nouveauté.

Au rez-de-chaussée, le billard avait conservé ses peintures d'origine noires et rouges, c'est pourquoi la pièce avait été décorée en style japonais (ou chinois) avec des meubles de bambou. Les murs, ainsi que ceux de la salle à manger et du petit salon, et les chambres du premier étage, étaient tendus d'étoffes de teintes diverses bordées, au dessus des plinthes

et sous les corniches, de galons ou quelques fois, près de celle ci, d'une « frise » de cretonne, ainsi que le voulait alors la mode.

Le salon avait conservé sa teinte blanc crème, et les carreaux, pour accompagner le style Louis XVI, se voyaient maintenant garnis de moulures de bois peint. Les grands rideaux, surmontés de draperies, vert pâle comme eux, étaient bordés d'effilés dorés. Un piano droit, drapé, lui aussi, se trouvait dans l'angle de la cheminée. Sur celle ci un buste de Diane en bronze, entourée de bougeoirs dorés et de deux lampes à huile, regardait, d'un air dédaigneux, de l'autre côté du salon, le canapé, les fauteuils entourant la table, sur laquelle un petit palmier élançait ses branches légères, au dessus de sa corbeille dorée, le tout, éclairé par une lampe à pétrole à haute tige.

Dans le grand panneau, au dessus, avait été placé le portrait de Maman, exécuté durant l'hiver par un ami de mon Oncle, François Thévenot, qui y avait mis tout son art de pastelliste. On avait été obligé de le transporter, à cause de sa fragilité, dans une double caisse, dont la plus petite contenant le tableau, était suspendue par des ressorts, dans la plus grande. C'est mon Oncle et le jardinier qui l'avaient extraite de la voiture du messager, déballé, et enfin, suspendu à un clou scellé !... En descendant de la grande échelle, le bon Emile se recula jusqu'au milieu du salon, regarda longuement le portrait, et dit de sa grosse voix admirative : « Oh, que c'est beau » et, hochant la tête, « On croirait que Madame va nous parler » !

Au premier étage, dans les trois chambres de façade, les lits, de pitchpin, de noyer ou de palissandre, étaient, chacun, surmonté d'un « ciel de lit » d'où pendaient de hauts rideaux de cretonne, aux teintes et aux dessins divers, dont les fenêtres étaient aussi garnies, ainsi, que les chaises et fauteuils... datant de Louis Philippe ou Napoléon III, qui retrouvaient ainsi une nouvelle jeunesse ! Quelques unes de ces fenêtres avaient des stores à « l'espagnole » francés dans la hauteur, qui préservaient du soleil trop ardent.

Peu de temps après notre arrivée route de Brie, un événement considérable fut annoncé, pour le 10 juin, qui mit en émoi tout le village : le passage, en ce jour, sur la route en lisière de la forêt de Sénart, d'une chose surprenante et étonnante : la première grande course au monde de « voitures automobiles » ! Paris-Bordeaux-Paris !

Depuis qu'en 1655, un certain Farffler avait fait circuler, en Allemagne, un « chariot à manivelle », une quantité de chercheurs avait tenté, ensuite de créer des voitures mécaniques, marchant... sans cheval.

Mais ce n'est qu'un siècle plus tard que le français Cugnot, ingénieur militaire, conçut et exécuta, en 1769, un « fardier à vapeur » qui, lors de la première expérience, avait pu en 60 minutes, franchir un quart de lieue. Un an plus tard, des perfectionnements permirent à cette « machine à feu » de parcourir en traînant un canon, trois quarts de lieue, dans le même temps.

Dans beaucoup de pays, les essais se poursuivirent, et l'on vit même en Angleterre, des diligences à vapeur, vers 1818. La France ne fut pas la dernière à continuer les expériences utilisant cette force.

Mais, il fallut attendre 1858, avant que Lenoir invente un moteur à gaz explosif, en utilisant le pétrole. Il put l'adapter à une voiture, que l'on eût l'idée d'appeler « automobile » ancêtre incontestable des véhicules actuels dit-on en 1863 ; où des améliorations permirent à Lenoir de mettre au point une voiture « se mouvant elle même » qui, en 1 heure et demie, pouvait le conduire de Paris à Joinville le Pont, distant de 18 kilomètres, à 12 km à l'heure.

La guerre de 1870, vint, temporairement, enrayer les progrès, mais ils reprirent, bien que lentement.

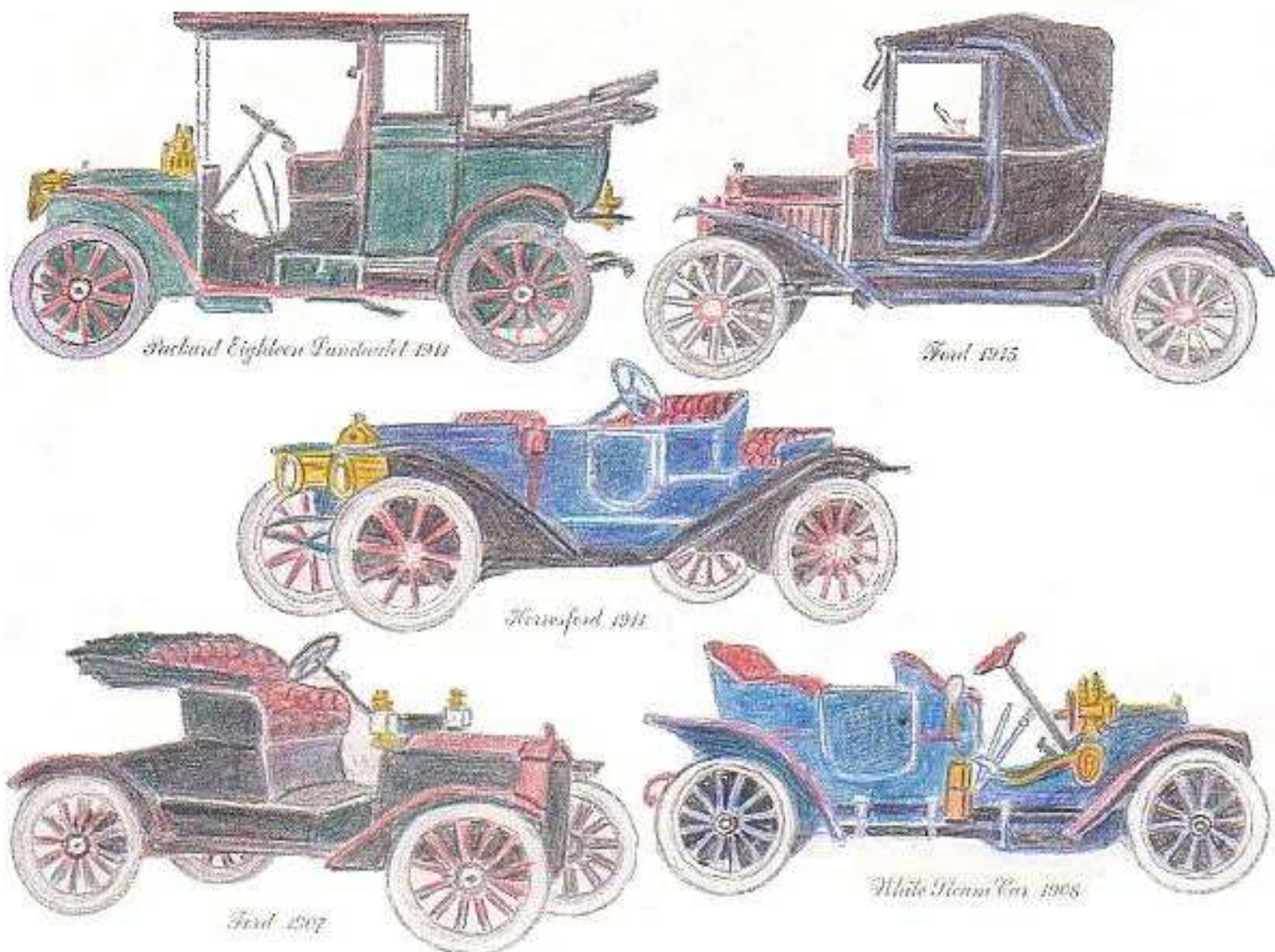
Vers 1890, Panhard et Levassor furent les premiers à mettre au point, avant Peugeot, des « voitures à pétrole » accusant des vitesses de plus en plus grandes. La vapeur avait cependant gardé ses fidèles, comme Bollée et son fils, de Dion-Bouton et Serpollet.

Retournons maintenant à Brunoy, où, le 10 juin, tout au long de la route, on attendait, avec une impatience fébrile, le passage de ces « voitures sans chevaux », dont la plupart des gens avaient seulement entendu parler !

Le rendez-vous de ces vingt et une voitures avait lieu place de l'Étoile, mais c'est de Versailles que la « course » partit officiellement. Mais, déjà, dans le trajet jusqu'à nous, des « pannes » en avaient arrêté plusieurs, mues par la vapeur, et ce n'est pas la totalité qui passa à la Pyramide, devant la foule enthousiaste qui avait envahi, nombreuse, tous les bas côtés.

La plupart de ces autos affectaient à peu près les formes des voitures à chevaux, moins les brancards ! Elles étaient aussi élevées au dessus du sol et munies des mêmes larges roues, aux bandages entourées de pneumatique.

Ni portières, ni pare-brise ne protégeaient les voyageurs, qui, selon les cas, étaient deux, trois ou même quatre, coiffés de chapeaux ordinaires, et dominant la route. Celle ci, non goudronnée, donnait naissance, malgré la vitesse relative, à d'épais nuages de poussière dans lesquels le véhicule continuait sa route, invisible pour le suivant, dans de grands bruits de moteurs ou de chaudière, saccadés et ronflants. Parmi les diverses silhouettes si nouvelles qui se succédaient, il y avait un très étonnant et assez vaste omnibus de Bollée, dénommé « la Macelle » qui malgré la traction à vapeur réussit l'aller et le retour ! Mais « C'est Levassor qui, au bout de vingt quatre heures, arriva le premier à Bordeaux, d'où, virant aussitôt, il reprit le chemin de Paris, où, le 12 juin à 10 heures du matin, il termina son, magnifique exploit ; exactement 48 h et 47 mn après son départ de Versailles, à la moyenne de 22 km 200 à l'heure ! »



Je ne sais quel mode de traction utilisait le marquis de Chasseloup-Laubat qui s'était trouvé en panne près de la Pyramide, toujours est-il que, ayant défense de quitter son véhicule, auprès duquel il s'affairait, il fut aimablement ravitaillé par la famille Baudelot, dont l'habitation était assez proche. Les badauds restèrent donc nombreux, se pressant auprès du conducteur malheureux, et il fut, ensuite, pendant de longs jours, question dans le pays de cette « panne » qui avait permis à beaucoup de curieux de

contempler, de près, cette nouveauté formidable qu'était une voiture « marchant sans être traînée » !

À la suite des performances extraordinaires révélées par cette course, on peut lire : « le résultat le plus clair de Paris-Bordeaux-Paris, a été la démonstration décisive de la supériorité des moteurs à pétrole sur l'emploi de la vapeur, ainsi que celle des pneumatiques démontables, inventés par les frères Michelin, qui permettaient aux voitures de rouler sur « coussin d'air », comme celle pilotée dans cette compétition par André Michelin »

Pourrait-on il y a 75 ans se rendre compte jusqu'où pourraient aller les perfectionnements incessants de ce nouveau mode de locomotion, et qu'il deviendrait pour beaucoup, par des vitesses toujours accrues, la source de tant d'accident, ainsi que l'augmentation du nombre des voitures, des problèmes presque insolubles d'encombrements dans les villes et sur les routes... même devenues des « auto-routes » !

À la suite de cette course, le Comte de Dion, eût le premier assez de prévoyance pour penser que ceux qui voudraient acquérir une automobile, devraient se grouper pour se connaître et discuter de leurs intérêts communs. C'est ainsi que cette association fut constituée, ayant pour Président le baron de Zuilen, et devint l'automobile club de France le 12 novembre 1895.

Après cet « événement considérable » qui allait quelques années plus tard, transformer complètement dans le monde entier, la vie quotidienne, celle de Brunoy, reprit calmement, avec, tous les matins, les devoirs de vacances et le solfège. Dans l'après-midi, nous allions souvent chez mes Grands Parents et le mardi et le samedi avaient toujours lieu les réunions de toute la « bande ».

Chaque saison amenait des changements dans nos jeux, et cette année les Esgher, qui habitaient Chantilly et y voyaient souvent des cavalcades en forêt, avaient inventé de jouer à la Chasse à courre, avec le cerf, les chiens, piqueurs, chasseurs et chevaux. Dans le bois ou celui du Chalet, il y avait la place pour des galops effrénés, avec aboiements, en suivant le cerf. Il échappait parfois à la poursuite, mais lorsqu'il était pris et que les chiens l'entouraient, « Monseigneur, » « les Duchesses » et les chasseurs venaient

solennellement se réjouir de cette belle victoire ! Nous nous amusions aussi avec cette balancelle, qui existe encore, montant à plusieurs sur chaque planche, et à un moment, après des balancements vigoureux, on criait « sauve qui peut » et nous en descendions tous précipitamment, en faisant semblant de nager, car c'était le naufrage du bateau !

Grand Père et Grand Mère quittèrent Brunoy en septembre et notre retour à Paris ne tarda guère, précédant de peu la rentrée des écoliers. Ce fut alors pour moi le début du piano, auquel Mlle Cécile de Mondel, admirable musicienne, avait la patience de m'initier.

Dans les dernières semaines de l'année, eût encore lieu l'annonce d'une nouvelle étonnante découverte des frères Lumière, dont la primeur de l'application était donnée dans le sous sol du Grand Café, où l'on pouvait voir des « photographies mouvantes » nommées par les inventeurs « Cinématographe »... Il y avait foule et une longue queue s'étirait dans les couloirs, avant de pouvoir pénétrer dans la salle obscure, piquée des lumières de petites lanternes, où des bancs recevaient les spectateurs. Un piano, jouant des airs à la mode, apaisait leur impatience, dans la pénombre, jusqu'à ce que le public soit complet. Soudain, un rectangle éblouissant s'alluma et, une seconde après, on y vit comme une photographie de paysage, avec des rails, puis une locomotive apparut, lointaine, grossissant rapidement, et arrivant bientôt, énorme, à couvrir presque tout l'écran comme si elle allait pénétrer dans la salle : des gens crièrent... mais elle s'arrêta, car son voyage jusqu'à la Ciotat, était terminé. Alors les portières s'ouvrirent, les voyageurs descendirent et s'éloignèrent sur le quai. Spectacle véritablement étonnant et incroyable, même ! Devant lequel éclata un murmure de stupéfaction, puis des applaudissements frénétiques ; la bande suivante réjouit l'assistance en délire, en montrant l'arroseur victime d'une plaisanterie, marchant sur le tuyau, et arrosé à son tour, tandis qu'il regardait si sa lance était obstruée.

Ensuite, ce furent les ouvriers de l'usine Lumière, sortant de leur travail, pressés, se bousculant, et nous donnant l'illusion de nous trouver parmi eux !

C'est ainsi que se termine la première apparition de ces « images vivantes », si fascinantes, dont personne, alors, ne pouvait prévoir ni envisager l'extraordinaire destinée.

Presque au même moment, où naissait le Cinéma, le savant allemand Röntgen, découvrit les Rayons X et c'est probablement au début de 1896, qu'une démonstration en fut donnée, avec un appareil devant lequel, présentant une porte-monnaie, on voyait sur un écran, les pièces qu'il contenait se détachant nettement. De cette découverte bouleversante, là, non plus, on ne pouvait imaginer les conséquences que, au cours des années elle engendrerait pour l'avenir bienfaisant de l'humanité.

Hors de France, à ce moment, s'achèverait la longue campagne de la conquête de Madagascar par le Général Duchèsne, et Galliéni le pacificateur de ce peuple Malgache, que Bernard de la Chine nommait les « Madagasses » au XVIIIème siècle. On plaignit beaucoup la pauvre Reine Ranavala, chassée de son trône et exilée en Algérie, où dit on elle fut « entourée d'honneurs » avant d'y mourir vingt trois plus tard.



Ranavala – Reine de Madagascar



À la maison, les allées et venues étaient nombreuses et mon Père avait beaucoup à faire, venant d'être nommé secrétaire de la Société d'Encouragement – mon Grand Père en demeurait toujours le Président, mais s'en occupait avec moins d'activité, car, depuis un certain temps, sa santé n'était plus aussi bonne, et il ménageait ses forces. C'est pourquoi tous ses confrères, qui étaient aussi ses amis fidèles, tinrent à fêter chez lui, au mois de mars, le vingtième anniversaire de cette œuvre, qu'il avait fondé comme nous l'avons déjà vu, avec son ami Antoine Mellerio au temps où les idées sociales étaient à peine dans leur petite enfance, et où aucune Société d'Encouragement, distribuant des récompenses, n'existait encore. Ses amis étaient tous des grands noms de la corporation comme Boucheron, Froment-Meurisse, Boin, Linzeler, Masson, Robin, Lefèvre, Odier et bien d'autres ! Ils se trouvaient donc tous autour de lui, en ce jour, dont, étant trop jeune je n'avais pas compris l'émouvante gravité !

Et après que des témoignages d'affection lui eurent été donnés par les uns et les autres, en des mots pleins de délicatesse, ils lui offrirent en hommage de reconnaissance pour son infatigable dévouement, un haut relief en bronze (c'était la mode alors) représentant la Renommée, œuvre d'un sculpteur, très connu alors, nommé Coutan !

« Cette œuvre, nous l'avons choisie comme emblème de notre société, semblant rappeler que nos encouragements ont pour but, d'une part de maintenir la suprématie de la main d'œuvre française et, d'autre part, de récompenser le mérite de nos ouvriers et employés, pour les donner en exemple à tous, nous efforçant ainsi d'augmenter la renommée de nos industries ».

Mon Grand Père répondit à ces paroles par des remerciements émus, car ayant toujours pensé aux autres, il appréciait plus encore les témoignages de gratitude et d'amitié qu'il venait de recevoir. Cependant, il savait bien que sa santé ne lui permettrait plus de participer à la vie professionnelle, mais il s'y intéressait toujours, ainsi qu'aux événements divers qui se passaient dans le monde ; et auxquels il avait pris part quelques années plus tôt, comme l'exposition de Moscou, qui, en 1891, annonçait le

rapprochement qui commençait à s'établir entre la France et la Russie, pour se fortifier en 1893. Le moment était maintenant arrivé de la rendre tangible mais ce ne fut pas l'empereur Alexandre III qui, mort en 1894, put la sceller ! Deux ans plus tard, c'est son fils, Nicolas II qui vint à Paris en visite, accompagné de l'Impératrice Alexandra et de leur fille Olga, encore bien petite.

« La ville, peut on lire, était dans un véritable état d'effervescence ». On ne parlait que de « l'alliance », on achetait par centaines des chapeaux jaunes portant, en leur centre, l'aigle noir pour garnir les fenêtres, en les mêlant à nos couleurs. Toutes les larges voies dans lesquelles les souverains devaient passer étaient donc paroisées et, pour le soir, garnies d'éléments lumineux ; comme les grands boulevards, au dessus desquels des guirlandes de boules multicolores formaient une voûte étincelante, grâce aux ampoules électriques employées pour la première fois en 1893, à l'exposition de Chicago. Les parisiens étaient nombreux à sillonner les rues pour admirer ces préparatifs, tels qu'on en n'avait encore jamais vus !

On pourrait lire à l'époque : « La venue du Tsar Nicolas II fut l'occasion d'une réception dont rien, pendant longtemps n'égalait la splendeur. L'arrivée des souverains à la porte Dauphine suscita un enthousiasme extrême. Ils y furent accueillis par le Président de la République, Félix Faure, dans une ambiance grandiose et cérémonieuse, avec la présence des gardes municipaux en grande tenue, et d'un escadron de chefs Arabes, dans un décor de drapeaux, flottants au vent, de plantes vertes, de fleurs, de tapis rouges et au son éclatant de l'hymne Russe et de la Marseillaise. Après quoi ils furent conduits jusqu'au landau qui les attendait, dans lequel le Tsar et la Tsarine prirent place l'avant, tandis que le Président s'asseyait en face d'eux. Par l'avenue du bois, ils arrivèrent à l'Étoile et descendirent les Champs Élysées jusqu'à la Concorde, entrant dans Paris par le plus beau chemin du monde.

« Monsieur Ernest Raynaud, alors officier de paix, chargé de leur garde, parle ainsi : « Et voici, avec les équipages à la Daumont, les carrosses armoriés, les cochers à perruques, les valets en livrées de Gala, la reconstitution des splendeurs de l'ancienne France. »

En effet, durant les quelques jours qu'ils passèrent à Paris, les Souverains allèrent naturellement de fêtes en fêtes. Celle qui eût la primauté fut la pose de la première pierre du pont Alexandre III, hommage respectueux de la France au Père du Tsar. Cet ouvrage d'art, dont le tablier aurait 40 mètres de large, devait franchir la Seine, juste dans l'axe de l'esplanade des Invalides, par un saut en une seule arche métallique de 107 mètres de portée, pour aboutir dans une avenue, encore en projet, rejoignant plus loin celle des Champs Élysées.

Une cohorte de jeunes filles, vêtues de légères et longues robes blanches reçut les hôtes impériaux et les accompagnèrent, en descendant jusqu'à la rive, où une grande barque les accueillit pour une courte navigation.

Ce pont superbe a été terminé en 1900, où il se trouvait alors au cœur de l'exposition.

Les souverains visitèrent Versailles, le musée du Louvre. Il y eût une revue grandiose au Camp de Chalon, réception à l'Hôtel de Ville, puis des galas divers, dont l'un eût lieu à l'Opéra. Ce soir là nous étions bien avant huit heures, aux fenêtres de ma Grand Mère. L'avenue était très éclairée, et ornée d'oriflammes qui claquaient au vent. De chaque côté, sur les trottoirs, la foule se pressait, impatiente, derrière un cordon de gardiens de la paix. Nos yeux guettaient du côté du Palais Royal, d'où les voitures apparurent enfin. Leur allure était assez lente, pour permettre au public d'admirer leur défilé. Mais à mesure qu'elles approchaient, en les distinguant plus nettement, nous croyions comme en un rêve, être retournés au temps des rois, car ces carrosses magnifiques, attelés de superbes chevaux s'avançaient majestueusement, guidés, chacun, par un cocher haut perché, vêtu somptueusement d'une livrée éclatante et coiffé, au dessus d'une perruque poudrée, d'un bicorné emplumé. À l'arrière des carrosses, deux laquais ayant même vêtue chamarrée, se tenaient debout, immobiles. Des acclamations retentissaient, tout au long du parcours... Mais le spectacle dura trop peu de temps, et les équipages féeriques disparurent vers l'Opéra !

Un autre jour, dans l'après midi, c'était Boulevard Malesherbes que devaient passer les visiteurs impériaux, et mon Grand Père quoiqu'il soit bien souffrant, insista pour que l'on vienne voir passer le cortège, devant les fenêtres. Il faisait un temps superbe et nous pûmes contempler à loisir la voiture « à la Daumont » c'est à dire sans cocher, mais

ayant deux laquais assis derrière, sur un siège dominant, et conduite par deux postillons aux vestes de couleurs vives et culottes blanches, montant chacun l'un des quatre chevaux. Le Tsar, en grand uniforme, et couvert de décorations, portait une calotte de fourrure, tandis que la Tzarine, à sa droite, vêtue de couleurs claires, répondait gracieusement aux acclamations, et que, très digne, en habit et haut de forme, Félix Faure saluait de la main, relégué sur la banquette arrière ! L'équipage des souverains était accompagné de la Garde, aux casques brillants, dont les belles montures empêchaient la foule compacte de quitter les trottoirs mais non pas de pousser des clameurs enthousiastes, des vivats assourdissants, accompagnés d'applaudissements frénétiques, qui suivaient le défilé s'éloignant, et tournant bientôt dans la rue Royale.

La France, dit Robert Burnand, délirait littéralement de joie. Elle jouait, aux claviers de tous ses pianos, aux cuivres de tous ses orchestres, le Majestueux « Boye Esara Khrami » ! Elle fleurissait ses fenêtres, ses balcons, du drapeau jaune, timbré de l'aigle moscovite. Elle chantait, brodait, peignait, en l'honneur de la Sainte Russie. Les scribes d'état civil inscrivaient, tous les jours plus nombreux, aux registres des naissances, des Yvan, Sacha, Olga, Serge. Et devant toutes les banques de Paris, ainsi que dans les plus lointaines provinces, s'allongeait la file des souscripteurs à l'emprunt de nos chers amis et alliés. Désormais, la fortune de la France sera à base de titres russes ! Beaucoup d'années plus tard, ceux ci devinrent les liasses de papiers sans aucune valeur, lorsque, après l'affreux massacre de la famille impériale, la Russie, tout entière, brûla l'aigle noir sur fond jaune pour le remplacer par une faucille et un marteau sur un fond couleur de sang.

Ce jour d'octobre 1896 fut, sans doute, le dernier où je vis mon cher Grand Père (Charles Martial Bernard 1824-1896) dans son salon, car, désormais il ne dut plus quitter sa chambre. Mais malgré sa santé si atteinte, il s'inquiétait encore de toutes les choses dont la maladie l'avait depuis des mois, privé de s'occuper, et il en parlait avec mon Père, qui allait le voir chaque jour. Le haut relief de bronze, sous ses yeux lui rappelait tout ce qu'il avait accompli durant tant d'années, ainsi que ses amis fidèles. Ceux ci ne l'oubliaient pas, mais, peu à peu, souffrant beaucoup avec un admirable courage, et s'affaiblissant, il ne put plus les recevoir. C'est le 8 novembre qu'il quitta ce monde, laissant à tous un vide immense, un chagrin profond, et un inoubliable souvenir.

Le 10 novembre, le service funèbre eût lieu à la Madeleine, dont la nef ne put contenir toute l'assistance, car, chacune des activités auxquelles il avait si longtemps collaboré, voulut, en ce triste jour, rendre un hommage à sa mémoire par sa présence, et par l'envoi d'une profusion de couronnes et de fleurs admirables. Quelles impressions ont laissé dans mon souvenir cette messe solennelle, l'assemblée si nombreuse dans une ambiance de si profonde tristesse !

Tous ses confrères accompagnèrent le char funèbre en le suivant à pied, durant le long trajet jusqu'au cimetière Montmartre. Là, plusieurs discours furent prononcés, qui n'étaient qu'éloges et regrets, et empreints d'une grande émotion. La quantité de fleurs, déposées tout autour de la dalle de pierre, hommage bien justifié, disparut au bout de quelques jours. Seule, y demeure la grande branche de palmier en argent, offerte par la Chambre Syndicale. Elle y demeura durant vingt huit ans, jusqu'à la guerre de 1914, où mon Père la donna à un moment où furent demandés les métaux précieux.

On peut lire ces quelques lignes que l'ami de mon Père Monsieur Henri Devier écrivit un peu plus tard sur Charles Martial Bernard :

« Il a laissé un ineffaçable souvenir dans tous les milieux où il a vécu. Il ne marchandait ni son temps, ni sa peine, se dévouant sans cesse, s'occupant avec la plus grande compétence de l'organisation des grandes expositions en France et à l'étranger où ses aptitudes remarquables furent très appréciées. Promu Officier de la Légion d'Honneur en 1889, il devint juge au Tribunal de Commerce et de 1882 à 1894, fit partie de la Chambre de Commerce, dont il fut le secrétaire pendant plus de 40 ans. Il continue sans trêve à s'occuper de ces manifestations internationales : Amsterdam, Anvers, Paris (où en 1889 il fut Président du jury), Moscou et Chicago. Travailleur infatigable, d'une nature généreuse et de grand cœur, considérant comme perdu le jour où il n'aurait pu apporter une pierre à la tâche jamais terminée qu'il s'était imposée. Toujours dévoué aux intérêts corporatifs, fondateur de l'école de dessin et de la Société d'Encouragement, c'est à cause de cette conscience pour le devoir accompli que nous avons vu celui que nous pleurons, soutenir, avec quel courage, les prodromes du mal qui vient de l'enlever à l'affection des siens, et à l'amitié de tous ceux qu'il avait conquis, au cours de sa longue carrière par son jugement sûr, son amour du travail, sa délicatesse de sentiments, et la sympathie qu'il inspirait sans exception à ceux qui l'approchaient. »



Après ces jours si cruels, dont ma Grand Mère supportait le poids avec une grande énergie, combien la solitude, dans son vaste appartement, dut lui paraître terrible. Heureusement, son personnel, si ancien : Louise, Jules et Anne, qui avaient entouré Grand Père de soins tellement dévoués, se trouvait là, attentif auprès d'elle, dans la triste vie quotidienne. Nous allions presque chaque jour Boulevard Malesherbes, et mon Oncle Henri et sa nombreuse famille, ainsi que beaucoup d'amis, venaient la voir fidèlement. Lentement, petit à petit, elle reprit avec courage, un peu plus d'activité... et les mois passèrent ainsi. Durant l'hiver, Papa avait été très occupé, par la préparation de la grande exposition de Bruxelles, à laquelle, ensuite, il participa activement.

En juin, Grand Mère nous accompagna à Brunoy, où le séjour parmi nous, et le changement de vie allégea peu à peu sa tristesse.

Au début de Juillet, nous sommes, avec elle, partis en Auvergne. Pour parvenir jusqu'au Mont Dore, le train s'arrêtant à Laquiuille, il fallut, là, prendre une sorte de diligence pour gagner la station thermale distante d'environ 20 kilomètres, située dans une vallée assez large, dominée de montagnes, au fond de laquelle se trouve le Sancy, avec son sommet rocheux. Un soleil très vif nous favorisait pour admirer ce beau paysage. Mais, au Mont Dore, on voyait partout les dégâts causés par un orage récent, durant lequel les grêlons énormes avaient cassé toutes les vitres et criblé de gros trous les chaises de fer du Parc ! L'hôtel Sarciron était très grand et beau. Ce n'est que le lendemain matin que nous vîmes mieux le village et l'établissement, autour duquel se faisait un grand mouvement de chaises à porteurs entrant et sortant sans cesse ! Car ceux des curistes qui se rendaient dans les « salles de vapeur » étaient, non seulement vêtus de lainages, mais étaient obligés, surtout en sortant, de prendre ce mode de locomotion afin de ne pas attraper froid. Ce même jour, après midi profitant du beau temps, nous sommes montés au Sancy, portés par des ânes vigoureux, dont, dans les raides sentiers pierreux les sabots sont habiles. À mesure que nous montions la vue était de plus en plus belle sur tous les sommets dominant la vallée. Les arbres, peu à peu devenaient plus rares à cause de l'altitude, et c'est dans une grande prairie en déclivité que les ânes s'arrêtèrent. Là

descendant la pente, coulaient deux assez gros ruisselets : l'un venant du sommet, disait le « guide bleu » se nommait le Dore, l'autre sur la gauche, le rejoignait un peu plus bas : c'était la Dogne. Après ce confluent, ils se nommaient désormais : la Dordogne. Leurs flots mêlés, coulaient alors plus verticalement et devenaient, grossis par d'autres ruisseaux, une sorte de torrent, rapide et bouillonnant sur les pierres, jusqu'à la vallée, où son cours se calmant, au milieu des prairies et s'enflant ensuite durant son très long cours, devenant cette large Dordogne qui se jette dans la Gironde.

En plus de cette naissance d'une rivière, mon petit « journal de vacances » raconte naïvement toutes les promenades, les courses, faites à pied, à ânes, ou en voiture, les prairies fleuries de gentianes, d'aconit, d'arnica, de digitales, de pensées, les lacs circulaires formés dans d'anciens cratères, les pittoresques petits villages, les bestiaux paissant sur les pentes et parle aussi de la pluie des derniers jours !

Vers la mi-août, ce fut le départ pour Clermont-Ferrand, non loin du Puy de Dôme, par la diligence et le train. Le soleil étant revenu, la première ascension nous mena à son sommet de 1465 mètres. Elle commença en landau, par la route, puis, celle-ci devenant trop étroite et montante, se poursuivait dans une sorte de charrette à deux roues, traînée par deux chevaux, pour se terminer, en dernière escalade, pédestrement ou à ânes ! Jusqu'à la cime ! Les Romains y avaient élevé un vaste temple à Mercure, dont il ne reste que quelques vestiges, dominés par un observatoire. De là, vue magnifique, d'un côté sur le Sancy et les Monts Dore, et sur la chaîne des Puys, au nombre d'une soixantaine, arrondis, ou en forme de cônes, très arides, contrastant avec la riche plaine de Limagne, qui s'étend de l'autre côté, avec au loin, Clermont Ferrand pointant vers le ciel les deux flèches de sa cathédrale, et le clocher roman, trapu, de Notre Dame du port.

Le lendemain de cette belle excursion, nous avons vu, dans la grande ville, les étranges sources pétifiantes de Saint Allire, dont l'eau calcaire, coulant dans des moules, les couvre peu à peu d'un enduit pierreux qui, une fois séché et démoulé forme des objets d'un grain fin et uni comme l'ivoire. Il y avait aussi le « jardin des glaciers » tout creusé d'énormes entonnoirs contenant encore des grosses pierres en formes de galets, qui les ont formés, en y tourbillonnant... à l'époque glaciaire.

Les derniers jours nous avons visité dans les environs Royat et Saint Nectaire, stations thermales aux églises fortifiées, et d'antiques cités : Montferrand, Riom et Thiers, dont tous les habitants sont artisans, fabriquant dans leurs petites forges, sur l'enclume où ils maniaient le fer rouge, avec une habileté admirable, les couteaux et les ciseaux, qui faisaient, à cette époque la renommée de leur ville.

En rentrant à Brunoy, tous les cousins et amis se retrouvèrent avec plaisir et le mois de septembre passa trop vite à notre goût. Puis tout le monde se sépara pour reprendre chacun de son côté des études qui devenaient plus sérieuses. Ma petite vie scolaire reprit. C'est cette année là que je commençai les cours d'Allemand, chez Madame Liénard, en même temps que mon cousin Jean Charrière. Au moment de Noël, nous y apprîmes « Oh, Tannen Baum » avec entrain. Il y avait aussi, deux fois par semaine, en l'Eglise Saint Roch, le catéchisme de 2^{ème} année, dans la vaste chapelle aux bancs de bois où j'avais déjà suivi la première année. Quelques unes de mes amies des cours et d'autres petites filles étaient mes compagnes, et il y avait beaucoup d'émulation entre nous toutes, car il fallait savoir par cœur le catéchisme et aussi les Evangiles, sur lesquels nous étions interrogées au hasard. Celles qui avaient le mieux répondu étaient chargées de distribuer les bons points, ce dont elles se trouvaient ravies ! Nous apprenions aussi des cantiques, chantés souvent sur de la musique ancienne, qui était très belle, avec l'orgue d'accompagnement, et chaque semaine, nous faisions un devoir, sur un sujet donné, où l'on pouvait être récompensée par un « cachet » d'or, ou d'argent. Dans cette chapelle, nommée du Tombeau, il y avait de très beaux groupes de sculpture grandeur nature, du temps de Louis XV, je crois, représentant le crucifiement et le Christ au tombeau. Le Jeudi Saint, on y allait au « reposoir » ainsi qu'il en était coutume, dans les Eglises et ce jour là, on en visitait plusieurs, à la veille du Vendredi Saint.

Non loin de la rue des Pyramides, il y avait de grands bouleversements, car, en prévision de la future « Exposition Universelle » de 1900, on avait déjà commencé depuis quelques mois, les travaux pour l'établissement de la première ligne Porte Maillot - Vincennes, du futur « Chemin de Fer Métropolitain ». La rue de Rivoli était presque entièrement défoncée : on y voyait d'énormes poutrelles de fer pénétrer dans les excavations, et une multitude d'ouvriers travaillant à ces fouilles souterraines. Du côté des Champs Elysées, il en était de même, et l'on établissait déjà le tracé de la future avenue Alexandre III, qui aboutirait au pont en construction, et qui serait bordée des deux Palais

que l'on y voit encore et dont les travaux étaient activement conduits. Sur la rive gauche de la Seine, les ruines de la Cour des Comptes incendiées pendant la commune, avaient été rasées, pour faire place à la gare d'Orsay, dont les voies venant de la gare d'Austerlitz permettraient aux voyageurs d'arriver en plein cœur de la Capitale. Dans le faubourg Saint Germain, on démolissait l'Abbaye au bois et son jardin (où erraient encore les ombres de Madame Récamier et de Chateaubriand) afin de prolonger, depuis la rue de Sèze, le boulevard Raspail, qui n'était encore percé que par morceaux distants les uns des autres. Peu à peu, à cet endroit, s'élevait l'Hôtel Lutétia, ainsi que d'autres beaux immeubles, ce qui transforma complètement le quartier.

Cependant, ne quittons pas cette année 1897 sans parler d'événements qui apportèrent, dans la marine, des réalisations pour ainsi dire fantastiques. Mais il nous faut retourner en arrière dans le temps jusqu'en 1796, où eut lieu, en Amérique, la tentative de construction d'un bateau sous-marin, mais celle-ci ne réussit pas. En France, deux ans plus tard, le Nautilus conçu par Fulton, eut le même sort, après être cependant demeuré cinq heures sous la surface... l'idée chemina lentement jusqu'en 1860, où, « le Plongeur » créé par les français Bourgeon et Brun, dut son échec... à sa trop grande dimension. Vers cette époque, il n'existait que des navires de guerre à coque de bois, munis de voiles, ainsi que de roues propulsives, qui avaient pris part aux guerres du début du second empire. C'est alors que l'ingénieur Dupuy de Lôme, imagine de revêtir les vaisseaux de plaques de fer, pour les rendre invulnérables, ainsi que d'une hélice afin d'accélérer leur vitesse. Le premier qu'il créa fut nommé « la Gloire ». Ses canons ne lançaient plus de boulets mais des obus. Il était alors le premier que l'on pouvait nommer « Cuirassé ». Un peu après cette date, un autrichien : Wittehard, inventa une fusée de 5 mètres de long, ayant hélice et mécanisme détonateur, et contenant cent kilos de coton poudre. On la lançait au moyen d'un tube : ce fut l'ancêtre de « la torpille ». Celles-ci, après des modifications et perfectionnements, apparurent bientôt. Leur emploi avait, peu après, appelé la construction d'esquifs assez légers et rapides, que l'on nomma « torpilleurs », dont la cuirasse était faite d'acier à alliage nouveau. Les torpilles, propulsées dans l'eau par leurs hélices, devinrent alors des armes terribles. Mais ces projectiles nouveaux suggérèrent l'invention de bateaux qui pourraient alors, eux-mêmes devenir submersibles ! Il fallut cependant, attendre, depuis le « Plongeur » de 1860, l'année 1891 pour que l'ingénieur du Génie Maritime Gustave Zédé, après de patientes recherches, en conçoive un : le « Gymnote » qui « navigue correctement » en plongée.

Après la « plongée correcte », on songea à l'utilisation militaire de cette nouvelle découverte, en 1896, le lieutenant de vaisseaux Darriens, créa le premier sous marin de guerre, qu'il nomma, en souvenir, le « Gustave Zédé ». Il put lancer des torpilles ! C'est donc la marine française qui, la première résolut le problème de la navigation en plongée. Et c'est encore un français : l'ingénieur Lebeuf, qui imagina de rendre ces bateaux autonomes. En effet, le « Gustave Zédé » ne pouvait pas s'écarter longtemps de son port d'attache, à cause de la recharge nécessaire de ses accumulateurs. En trouvant le moyen, avec une machine à vapeur, destinée à la navigation de surface, ainsi qu'à la recharge des accumulateurs, et en conservant l'électricité uniquement pour la plongée, le problème fut résolu. C'est par un nouveau submersible, le « Narval » que la période historique du sous marin autonome se termina... et que, peu à peu beaucoup de pays en construisirent, qui sillonnèrent les mers.

Merveilles d'invention, mais facteurs invisibles de destruction !

Les grands cuirassés, qui avaient acquis également des progrès considérables, allaient avoir, dorénavant, en plus des unités semblables à eux, cet ennemi, invisible et si « sournoisement redoutable » à combattre sans pouvoir connaître sa position.

En cette année, beaucoup de familles parisiennes furent endeuillées, à la suite d'une terrible catastrophe, l'incendie du Bazar de la Charité. Cette Kermesse de bienfaisance avait été établie très hâtivement dans des baraquements provisoires, construits en bois.

La grande attraction en était un « cinématographe » assez nouveau, et peu répandu encore. Les films, alors fabriqués en celluloïd, se trouvaient très inflammables et par malheur, ou par négligence, un court circuit se produisit qui en provoqua la combustion. Les flammes en jaillirent immédiatement et en quelques secondes, l'enceinte, dans laquelle se pressait une foule très dense, devint un immense brasier. Dans la ruée folle vers les rares portes trop étroites, ce fut une bousculade affreuse, dans laquelle des scènes terribles se produisirent et les victimes asphyxiées, piétinées et brûlées se complèrent par centaines. La duchesse d'Alençon qui avait organisé cette manifestation de charité se trouva parmi les disparus. Paris tout entier fut secoué par ce terrible sinistre, durant lequel des actes héroïques se déroulèrent aussi, comme celui de la maman d'une de mes amies, qui l'ayant sauvée aux premiers moments, lui dit, après l'avoir déposée dans la rue : « Je vais

chercher Bonne Maman » et rentra dans le brasier. Sa Mère était par miracle déjà sortie de cet enfer, et c'est une dépouille méconnaissable que l'on put retrouver, ne pouvant l'identifier que par ses bagues !



Le temps passa vite, si occupée, jusqu'en janvier, où les vacances parurent bien agréable... ainsi que les cadeaux !

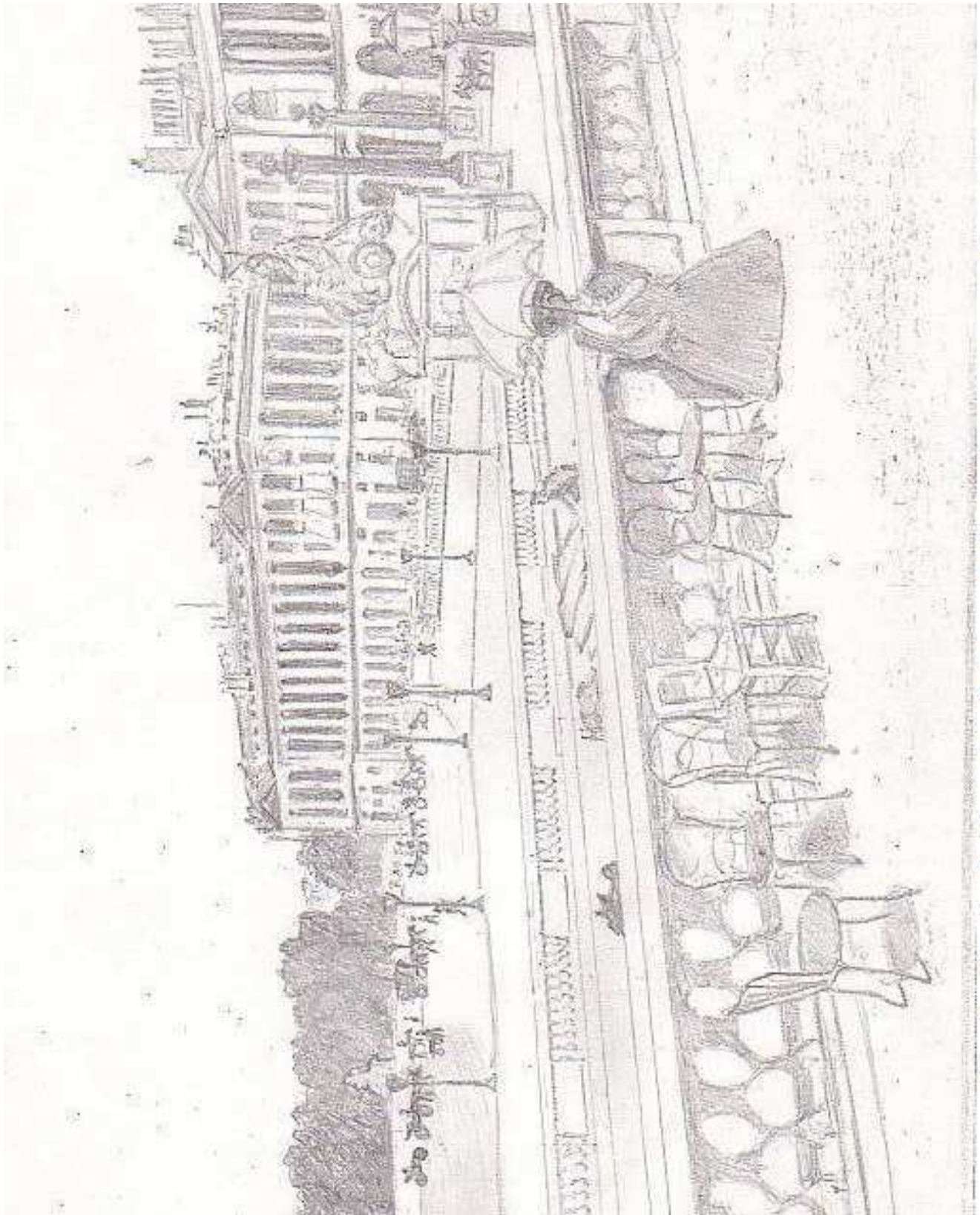
Mais les rues de Paris, où il y avait tant de travaux, commencèrent à s'encombrer davantage. On y voyait parfois, de temps en temps, quelques uns de ces étranges véhicules sans chevaux, dont les progrès commençaient à permettre d'envisager un avenir certain... Les agents de police avaient donc à s'occuper de la circulation, surtout à certains carrefours pour rétablir l'ordre entre les lourds omnibus à deux ou trois chevaux, les voitures particulières, celles de livraison des grands magasins, dont le Bon Marché et le Louvre, qui étaient en plein essor, ainsi que les fiacres aux cochers parfois belliqueux qui se dressaient sur leurs sièges, en faisant claquer leurs fouets et vitupérant, sans compter, les tilburys des postes et parfois des gardes républicains transportant, à cheval les plis des ministères, timbrés de cachets officiels et aussi les ambulances, dont les deux coursiers ne pouvaient pas attendre. En vue de ces encombrements, les agents venaient d'être munis d'un « bâton blanc », qu'ils extrayaient de leurs étuis pendus à leurs ceintures, au moment critique, les agitaient à bout de bras et parvenaient ainsi, non sans quelques coups de sifflets stridents, à canaliser les divers courants et à rétablir l'ordre troublé, en criant alors : « Circulez, Circulez ». Les piétons se hâtaient sur les trottoirs : les femmes, avec leurs robes longues et évasées, laissant voir le bout des pieds. Leurs chapeaux étaient assez petits, retenus sur leur chignon, par de longues épingles, qui perçaient la calotte d'un dangereux bout acéré. Celui-ci fut rapidement de par un décret, muni d'un cache-pointe ! Les jupes, avec leurs doublures de soie garnies de « balayouses » obligeaient, les jours de pluie, les élégantes, à en ramasser le haut, dans une main, en le soulevant sur les côtés, afin d'éviter que la dite balayouse touche le sol, ce qui avec le « parapluie aiguille » au long manche tenu dans l'autre main, devenait un

exercice parfois périlleux. Les hommes, portant pour la plupart, selon la saison, le haut de forme ou le canotier de paille, tenaient presque tous à la main par beau temps, une canne qu'ils faisaient mouvoir en mesure, d'un air dégagé. En hiver, leur confortable et long pardessus cachait la redingote, aux pans réguliers, tombant assez bas sur le pantalon rayé. Celui-ci subsista lorsque la redingote, remplacée par la jaquette, aux basques en forme d'élytres, fut réservée aux réceptions élégantes. En ce temps-là, dans les grands magasins, on trouvait des vêtements « tout faits » pour s'habiller, mais les boutiques de confection n'étaient pas très nombreuses.

C'est pourquoi il existait, pour les hommes, des fournisseurs « chics », qui exécutaient leurs modèles sur mesure ; les dames en avaient aussi, comme Worms et Lecoutre, d'ancienne renommée, et Redfern, devenu depuis peu tailleur célèbre. Elles s'adressaient aussi à des « couturières » : Laferrière, Moulines, Rottner. Les modistes connues avaient nom : Reboux, Esther Majer, Alphonsine, qui créaient pour leurs clientes des merveilles avec ruban, fleurs, fruits, oiseaux, plumes, suivant leur goût... et la mode. Les bottiers les plus en vogue s'appelaient Hellstern, Fleury ; les gantiers de Grenoble : Joudin, Perrier moulaient les mains aristocratiques.

Quant aux parfums fabriqués par Guerlain et Lanthérie, avec de vraies essences de fleurs, ils étaient baptisés : Héliotrope blanc, Peau d'Espagne, Trèfle incarnat ; et les vaporisateurs, toute nouvelle invention, dispensaient leurs arômes en une fine poussière. Depuis que les « bandeaux » et les « anglaises » étaient délaissés, les coiffeurs avaient rendu les cheveux longs plus vaporeux, au moyen de nouveaux fers à friser, qui créaient des ondulations, des coques, des bouclettes, harmonieusement relevés en chignons, dégageant la nuque.

Presque tous ces pourvoyeurs de coquetterie se trouvaient dans la rue et le faubourg Saint Honoré, les rues de la Paix et Royale et les boulevards. On y voyait des fantaisies nouvelles, telles que des éventails, de toutes grandeurs et couleurs, pailletés, perlés, peints, emplumés, que les dames tenaient à la main, dans toutes les réceptions, « telles des ailes palpitantes » pour lutter contre la chaleur des dîners, du théâtre ou du bal.



Sur la place de la Concorde, il n'y avait alors qu'une auto parmi les voitures
Cherchez où elle est

Là les messieurs portaient l'habit classique, avec le gilet noir et la cravate blanche, sans oublier les « chapeaux claques » de satin noir, à ressort... qui permettait de les mettre sous le bras ! Depuis peu de temps, il y avait dans les étalages, ce que l'on appelait : des « réticules » petits sacs faits d'étoffes plus ou moins précieuses, qui, passés au bras par leurs poignées, pouvaient contenir le mouchoir, la bourse d'argent, le porte carte, les chèques, qui avant cette invention, étant placés dans la poche de jupon de soie, obligeait les femmes à relever leurs jupes pour y chercher ces objets si utiles.

Chez les opticiens était exposée une autre nouveauté, qu'on appelait « face à main » sorte de lorgnon aux verres elliptiques, montés sur de l'écaille blonde ou brune qui se repliait le long du manche. On les suspendait à des « sautoirs » faits en chaînes d'argent ou d'or, et parfois parsemées de petites perles, que l'on trouvait chez les joailliers.

Ceux ci commençaient à penser aux bijoux qu'ils présenteraient à cette future exposition dont on parlait beaucoup en pressentant qu'un « art nouveau » y paraîtrait.



Mais pour le moment, on n'exécutait encore que des formes bien classiques, comme on peut le voir sur ces quelques dessins.

Cependant, le Président de la Chambre Syndicale s'inquiétait déjà de nommer les membres du bureau devant s'occuper de l'organisation de la classe de la Bijouterie, à l'Exposition. Mon Père en avait été nommé secrétaire, ce qui lui donna, jusqu'à l'ouverture de celle ci, un constant et très intéressant travail.

Durant ce mois de janvier, j'avais entendu parler d'un projet de voyage dans le midi, pour lequel ma Grand Mère nous accompagnerait. En effet, dans les premiers jours de février, nous avons, par un soir pluvieux, quitté Paris, pour Cannes. Le voyage de nuit m'amusait beaucoup, car dormir dans un train ne me semblait pas ordinaire ! Les compartiments aux noms anglais de « sleeping » comportaient chacun deux lits, l'un au dessus de l'autre, qu'il fallait atteindre par une échelle. . . Au plafond, une petite lampe veilleuse donnait une petite clarté, qui nous aida à nous installer. Et je dormis d'un trait. . . jusqu'à ce que Maman m'éveille. En ouvrant les yeux, je croyais rêver, car, par la fenêtre, on voyait le soleil brillant, et de temps en temps, on apercevait la mer bleue.

Le train allait très vite et bientôt nous fûmes tout près d'elle, écumant sur des rochers rouges. C'était l'Esterel, puis, au loin, parut Cannes, bordant la courbe du Golfe, les îles posées sur l'eau, et dans la brume, les sommets de la chaîne neigeuse des Alpes se détachant sur le ciel bleu. Où était la pluie d'hier soir ? A la gare, les valises furent vite saisies par les porteurs jusqu'à la sortie. Là se trouvaient la file des omnibus des hôtels, ainsi qu'une quantité d'employés qui criaient à qui mieux mieux le nom de ceux ci, inscrits du reste, sur leurs casquettes. Celui du « Windsor » eut tôt fait de nous conduire au sien, après avoir chargé les valises, les grandes malles devant être amenées plus tard. Et, fouette cocher, les chevaux nous emmenèrent rapidement, la distance n'étant pas grande jusqu'à l'hôtel. Sur le seuil, le « patron » en redingote, nous accueillit, avec sourires et salutations, et nous fit conduire, par un valet au gilet rayé, à nos chambres, inondées de soleil, et dont la vue sur la baie et l'Esterel était merveilleuse. A peine étions-nous prêts, que le son d'une cloche annonça le déjeuner. Celui-ci avait lieu dans une très grande salle à manger, au milieu de laquelle se trouvait une fort longue table, nommée la « table d'hôtes » autour de laquelle beaucoup de personnes étaient déjà assises. Mais lorsque les voyageurs le désiraient, on pouvait obtenir une petite table particulière. C'est ce que ma Grand Mère demanda, et on nous plaça près d'une fenêtre ensoleillée. Elle était voisine d'une autre, occupée par une petite fille et ses parents. Après un bon déjeuner, la plupart des convives se dirigea vers le jardin, que l'hôtel dominait, et où l'on descendait par deux escaliers en forme de fer à cheval. Il était ombragé de palmiers, et d'autres grands arbres ; avec de belles pelouses et des allées sablées. La petite fille était là, avec ses parents et avait retrouvé son petit frère, joli enfant de trois à quatre ans, qui était assis dans une petite voiture. Mais il regardait tout le monde ; et ne jouait pas : nous avons su après, qu'il ne pouvait pas marcher ce qui était bien triste. Et c'est ainsi,

parce que, ce jour là nous jouions dans le même jardin, que je connus Marie Moret et mes parents, les siens !

Les jours suivants nous nous sommes encore retrouvés, et nous allions alors avec le petit Jean, sur la plage, où assis au soleil, nous tâchions, Marie et moi, de l'amuser, il aimait faire des « pâtés », avec sa pelle et son seau, et, aussi, regarder les mouettes très nombreuses, suivant de ses beaux yeux leur vol incessant et capricieux.

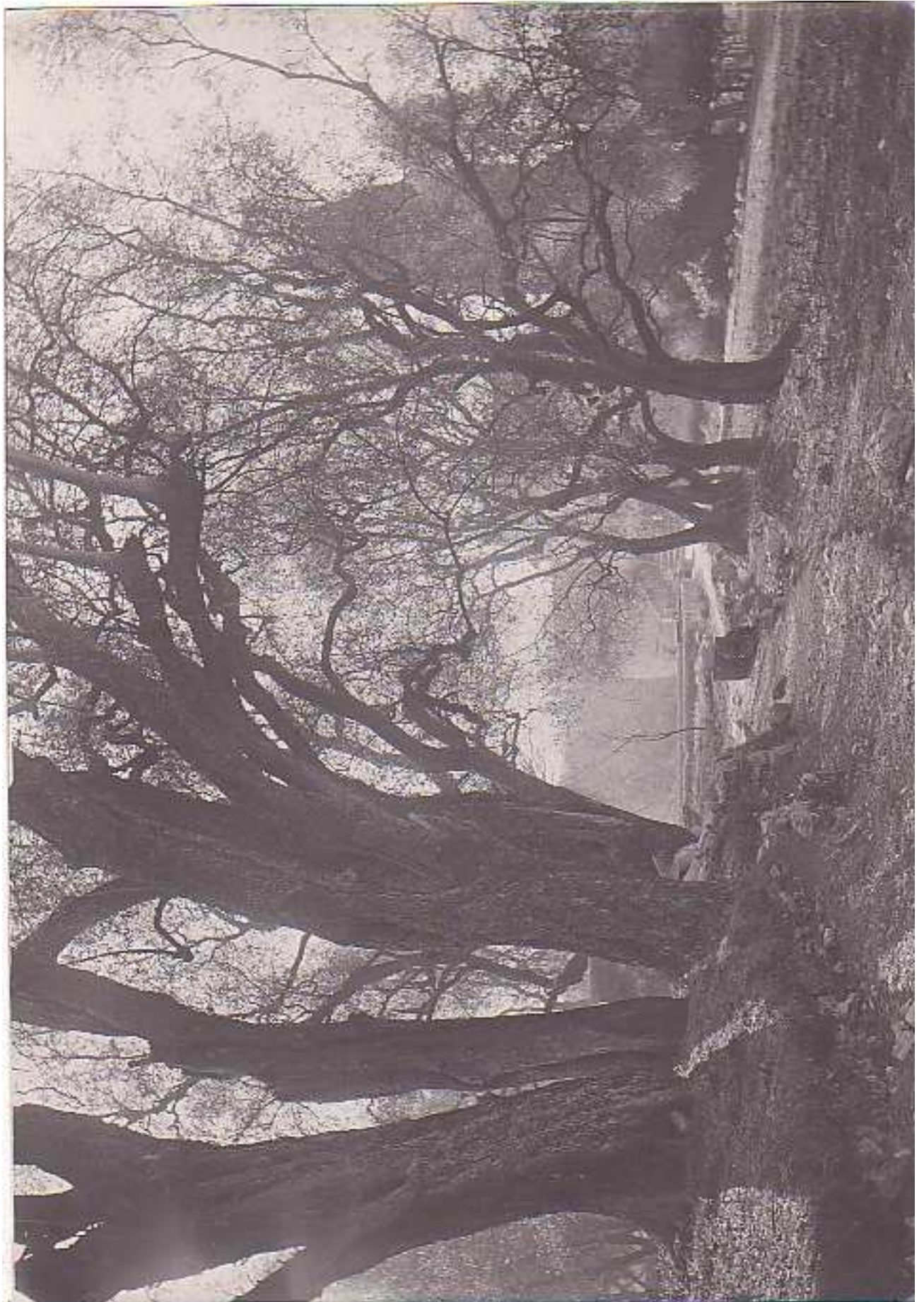
En ce temps là, la Croisette, plantée d'une rangée de palmiers, était entièrement bordée de jardins fleuris, au milieu desquels on voyait l'Hôtel Beau Rivage, et le Grand Hôtel ainsi que des villas très belles, ou moins importantes, dont les grilles étaient garnies de rosiers grimpants. La route et la plage, qui suivaient la même courbe, s'étendaient tout du long, jusqu'au « Jardin des Hespérides », où des orangers, citronniers et mandariniers étaient cultivés, donnant des fruits superbes. En face se trouvait, construit sur la mer, le célèbre restaurant de la « Réserve », spécialiste gastronomique d'excellents poissons, qui pouvaient être pêchés sur l'heure, dans les bassins où ils se trouvaient prisonniers. Plus loin, de la pointe, dont l'île Sainte Marguerite est assez proche, on découvrirait la rue sur le Golfe Juan, le Cap de la Garoupe, avec son phare blanc, derrière lequel se cache Antibes. Mais la rue la plus belle était celle du côté où la mer bleue s'étendait jusqu'à la chaîne de l'Estérel, aux sommets découpés, terminée par la silhouette du Cap Roux, dont l'extrémité fine rejoint presque l'horizon.

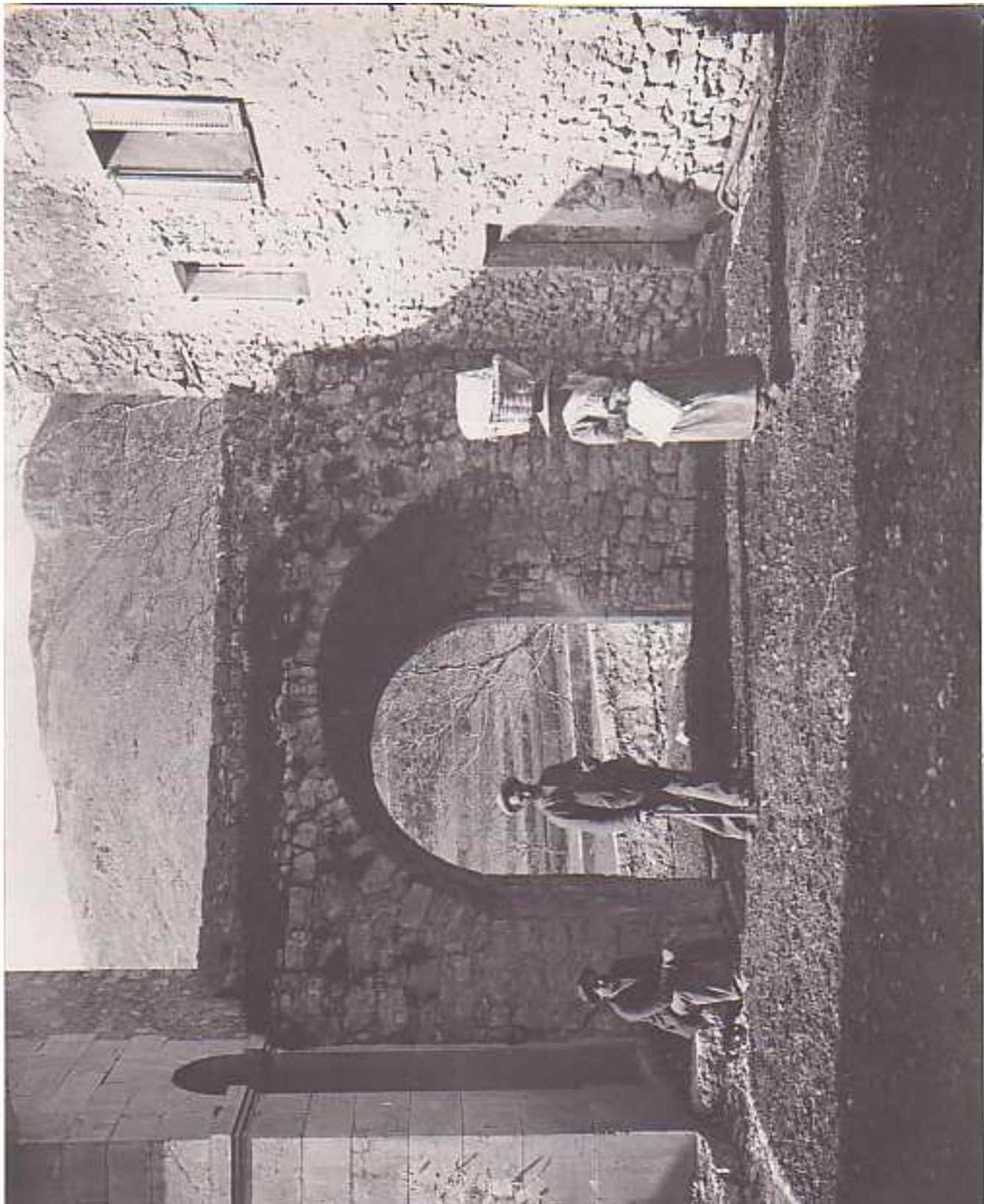
À l'autre bout de la Croisette, on arrivait aux « Allées » grande place carrée plantée de platanes où, disaient les Cannois, « on attrape froid en été, tant les arbres font l'ombre épaisse ». Là on se trouvait au pied du « Mont Chevalier » où se dressait l'antique tour carrée et le clocher du Suquet, dominant les vieilles maisons du port, et leur quai, bordé des barques de pêcheurs auxquels se mêlaient quelques voiliers des hivernants. Une seule jetée les protégeait, alors avec le phare qui, le soir allumait son feu. On y voyait aussi le « bateau des îles » innocent petit vapeur, qui ainsi que les pêcheurs, invitaient les « étrangers » à s'embarquer pour Sainte Marguerite ou Saint Honorat.

Arrivés à l'une ou l'autre de ces îles, après une agréable navigation à voiles, il fallait aller, vite, ramasser du bois mort sous les grands pins maritimes pour cuire la « bouillabaisse » que les marins avaient préparée, sur le bord rocheux de la mer, dans un grand poêlon de terre soutenu par quelques pierres, au dessous duquel le feu pétillait joyeusement. Puis, autour d'une table pliante, assis sur des bancs apportés dans la barque, on dégustait cette onctueuse soupe de poissons, avec les tranches de pains gonflées de la sauce au safran, dans ce beau paysage, aussi calme et sauvage que l'île de Robinson.

Durant notre séjour, eût lieu une bataille de fleurs, où une quantité de voitures : victorias, landaus, breaks des alpins et des officiers de marine, parcouraient la Croisette, ornées de roses, œillets, anémones, mimosa, iris, fleurs d'amandiers, marguerites. Quelques unes étaient merveilleusement décorées, toutes étaient occupées par des combattants forts élégants et élégants, qui se lançaient, les voitures se croisant, des projectiles, sous forme de petits bouquets parfumés. Il arrivait parfois que, pour faire dans les environs quelques promenades, nous prenions ainsi que Monsieur et Madame Moret, des landaus, dont les chevaux nous menaient, dans l'après-midi, jusqu'à de bien jolis villages, comme Mandelieu, au pied de l'Estérel, Auribeau, Mougins, dominant la campagne du haut de leurs collines plantées, de pins, d'oliviers en terrasses et restés semblables à eux mêmes depuis des siècles, au milieu de cette végétation de bruyères blanches, de lentisques fleuris de roses, de genévriers, de romarins, dont l'odeur aromatique se dégageait au soleil.

Plus près de Cannes, on pouvait aller à la Croix des Gardes, où la route, montant dans une véritable forêt de mimosas, croulant sous leurs grappes jaunes en pleine floraison, était parfois trop parfumée. Les courses plus lointaines n'étaient possibles qu'en chemin de fer, et l'on devait partir le matin pour toute la journée, afin de voir tous ces beaux rivages depuis Juan les Pins, jusqu'à la frontière italienne : Antibes, Nice, Villefranche, Cap d'Ail, Monaco, Monte Carlo, le Cap Martin, Menton où palmiers, pins, oliviers centenaires, au bord de la mer bleue, rendaient ces lieux encore plus admirables... avant que la main de l'homme y ait apporté un « progrès », destructeur de tout calme et de toute beauté.





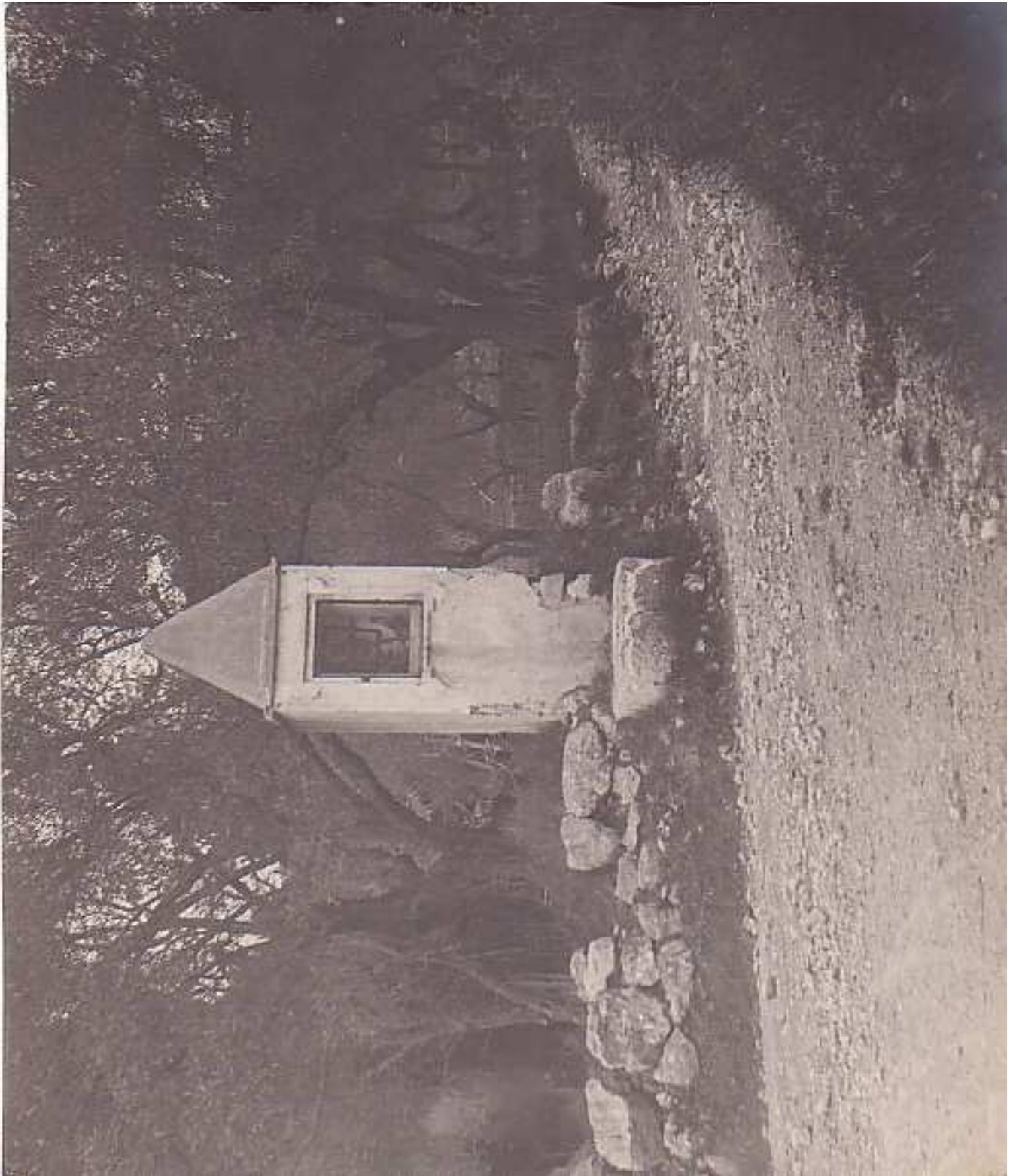
Le Village Gourdon



Nous passâmes donc de merveilleuses semaines, au cours desquelles les relations amicales avec les Moret s'affirmèrent de plus en plus. Nous nous donnâmes rendez-vous à Paris, premiers pas d'une amitié qui devait durer 65 ans ! Mais le retour du midi demanda à l'écolière, une réadaptation aux cours, qui fut rapide. Au catéchisme le retard était moindre car j'avais pu le suivre à Cannes, au couvent de l'Assomption.

Nous avons été très heureux après cette absence, de retrouver ma Grand Mère - Marie Victoire Richer que j'appelais toujours « Mémère » et mon Oncle, Achille Varin qui venait s'installer rue Alfred Stevens, ayant dû quitter son atelier de la rue de Caulaincourt, car la maison devait y être démolie. On éleva, à sa place un très grand bâtiment, où deux années plus tard, fut donné, sur son immense arène oblongue, un merveilleux spectacle, relatant toutes l'histoire de France. Mais cette évocation magistrale ne fut pas représentée longtemps, et l'hippodrome ferma ses portes, pour être transformé, ensuite, lorsque le cinématographe dorénavant abrégé en « cinéma », devint un spectacle fréquenté, en ce Gaumont Palace, qui s'élève encore au coin du Boulevard de Clichy. Beaucoup de changement et de progrès s'accomplissaient à Paris, surtout dans l'éclairage public. Après que le gaz « papillon » des réverbères eut été rendu plus lumineux par les « becs Guer » on avait implanté dans les larges voies, et sur les places des Candélabres beaucoup plus hauts, dont les globes étincelaient de l'éclat des « lampes à arc » électriques. Un peu plus tard, on commença à se servir des ampoules à filaments lumineux, nommées « lampes à incandescences » par Edison, leur inventeur américain. Il fallut beaucoup de temps avant que le courant électrique soit distribué dans tout Paris et que les particuliers puissent utiliser cette belle lumière. On conserva donc l'utilisation du gaz et des lampes à huile, mais celles à pétrole, les remplacèrent avantageusement, ayant une clarté plus grande. C'est à l'aide de cette lueur, renvoyée sur mes cahiers et livres par un abat jour d'étoffe, qui s'ouvrait comme un parapluie, que j'apprenais mes leçons et faisais mes devoirs. Ceux ci étaient nombreux, car il y avait, en plus du cours, le catéchisme, le solfège et l'allemand, sans compter les gammes, les exercices de Czerny, ainsi que les sonates, ou autres morceaux, qui devenaient de moins en moins faciles.

Aussi, la mi avril arriva-t-elle bien vite, et j'ai alors quelques jours de retraite, avant la première communion.



Le clergé de Saint Roch avait à sa tête un homme éminent, venant d'être nommé évêque du Mans, Monseigneur de Bonfils. Comme il n'avait pas encore quitté sa paroisse, il s'occupait beaucoup de nous, d'une manière remarquable, et donnait aux cérémonies une très grande et simple solennité, dans un parfait recueillement. Ces jours émouvants passèrent trop rapidement dans la joie familiale, à laquelle, aussi, beaucoup d'amis prirent part. Parmi mes compagnes, l'une d'elle, fille de notaire, demeurait dans la maison voisine : nos balcons n'étaient séparés que par une grille aux piquants menaçant, et c'est à travers elle que nous avions pris l'habitude de venir faire la causette ! Suivant la saison, ou le temps, presque chaque jour, j'avais ainsi « rendez-vous » avec « Mana » tel était son surnom et durant plusieurs années, ces bavardages ont duré, jusqu'à notre départ de la rue des Pyramides, en 1906.

Comme à l'habitude, les grandes vacances nous ramenèrent à Brunoy, mais pas pour longtemps car à la mi-juillet, ma Grand Mère nous proposa de faire avec elle un séjour en Suisse, sur le lac des quatre cantons. Elle quitta donc le boulevard Malesherbes et nous partîmes pour Lucerne. Je savais que les montagnes de ce pays étaient plus hautes qu'en Auvergne, mais, dès notre arrivée, quel paysage grandiose je découvris, au bord de ce lac magnifique, avec le Mont Pilate, le Righi et plus loin, les sommets des Alpes, encore neigeux. C'est par un grand bateau à roues que nous avons terminé le voyage, pour aller jusqu'à Marschach. Le trajet était superbe, sur ce lac extraordinaire, composé, en fait, de quatre lacs réunis : Lucerne, Schwitz, Unterwald et Uri, qui ont chacun une orientation différente et sont bordés de montagnes de près de 2000 mètres, dont, selon les endroits les flancs tombent verticalement dans l'eau, ou s'abaissent jusqu'à, comme à Brunnen, une embouchure de rivière. De Marschach nous avons pris un funiculaire, qui d'abord par un long tunnel, traverse un pic rocheux, pour grimper ensuite une pente vertigineuse et passer sur un haut viaduc, avant d'atteindre « Axenfels ». Ce lieu est constitué uniquement par un très grand hôtel, entouré d'un beau parc, et donnant en pleine forêt, sur la pente de la montagne.

De l'autre côté trois terrasses permettent d'admirer tout le lac d'Uri avec ses sommets escarpés. Ce lac, et ce canton sont demeurés célèbres par le héros de l'indépendance helvétique, Guillaume Tell. Celui ci ayant refusé de saluer le chapeau du Gouverneur Autrichien Gessler, fut arrêté et condamné à traverser, d'une flèche de son arbalète, une

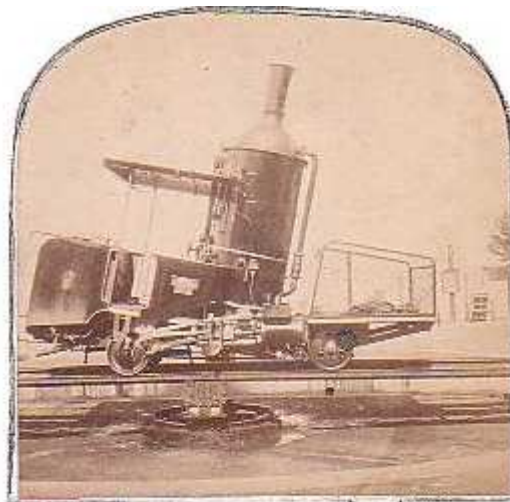
pomme posée sur la tête de son fils. Ayant réussi cet exploit, il s'employa à délivrer son canton, et les trois autres, de la tyrannie dont ils étaient esclaves. Selon la légende, en 1307, au bord du lac, dans une prairie entourée de bois, Guillaume Tell, avec les trois autres gouverneurs, conclurent un pacte, nommé « serment du Grutli » qui devait plus tard, les amener à secouer le joug des Habsbourg.

À un autre endroit, sur la rive, on voit encore une petite chapelle, nommée « Tellsplatte », élevée en 1380 en souvenir de l'endroit où le héros se serait échappé du bateau de Gessler, laquelle est presque pour les Suisses, un lieu de pèlerinage. Nous habitons donc presque dans la forêt, et il n'y avait qu'à se promener un moment pour rapporter de petits cyclamens roses, à l'odeur exquise ou un panier rempli de ces myrtilles, qui poussent sous les arbres, en touffes, couvertes de ces fruits noirs si savoureux : je me souviens d'avoir fait beaucoup de jolies promenades sur les petits chemins de la montagne, des navigations jusque dans le fond du lac d'Uri, entouré de hauteurs aux pentes vertigineuses qui ont des noms barbares : Urirothstock, séparé par un glacier du Brunnstock.

Le Bristenstock, en forme de pyramide dominant à plus de 2900 mètres le port de Flüelen, qui se trouve à l'extrémité, presque à l'embouchure de la Reuss.

Mais la plus mouvementée fut l'excursion au Righi, où ma Grand Mère désirait beaucoup monter afin d'y contempler le lever de soleil, dont Grand Père lui avait parlé lors du voyage qu'il fit en Suisse avec sa Mère... en 1859 !

C'est de Zurich qu'ils étaient partis pour cette longue excursion, par bateau pour Morgon. Ensuite en diligence, de cette ville de Zug, puis sur le lac, en bateau jusqu'à Arth, où avait commencé l'ascension à pied, pour lui, à cheval pour elle. Ils mirent trois heures et demie pour et y voir coucher du soleil. Puis matin, réveillés par la pour redescendre. de transport que ... la porteur » de mon Mère, tandis que son à pied, jusqu'à aller à Lucerne.



Funiculaire de Righi

arriver au sommet magnifiquement le à 4 heures du « corne des Alpes » Pittoresque moyen « chaise à Arrière Grand fils l'accompagnait Witznau, pour

Pour nous, le voyage fut moins rude, car une seule navigation nous mena de Morshach à Witznau, où le « chemin de fer à crémaillère » dont l'on peut voir ici la « locomotive » à la forme bizarre, tira notre wagon, jusqu'à 1800 mètres d'altitude pour le prix de 7 francs. Au plus haut sommet de la montagne, nous vîmes ce même hôtel du Righi-Kulm qui n'avait pas du changer depuis près de 40 ans. Le temps n'était pas superbe et l'occident fort brumeux.

Cependant, le panorama, par son immensité était tout de même très beau.

Après l'avoir admiré, nous sommes entrés à l'hôtel alors qu'il faisait encore jour, pour gagner nos chambres et le dîner ne tarda pas à sonner. La grande salle à manger avec ses « tables d'hôtes » bien alignées, se remplit rapidement des convives des 300 chambres (de 4 à 7 frs les chambres et repas de 1,5 à 5 frs !!!) et le brouhaha des conversations commença accompagné par le bruit des serviteurs apportant les plats, le bruit des cuillères et des fourchettes. Mais cependant le tintamarre n'était pas assez fort pour dissimuler tout à fait, au bout de quelque temps, certains roulements qu'on devinait lointains. Peu à peu ce bruit se rapprocha, devint plus fréquent, quelques lueurs furent visibles par les persiennes ouvertes, suivies de roulements caractéristiques qui ne firent que s'amplifier.

Alors, les serviteurs se précipitèrent pour fermer les volets, et l'on n'eût plus que la clarté des lampes à pétrole suspendues au plafond pour percer la demi-obscurité. Durant ce temps le dîner se terminait à peu près lorsqu'un sifflement de rafale se mêlant au son du tonnerre se fit entendre. Une partie des convives, proche des fenêtres se leva précipitamment, l'eau filtrant sous les fentes commençant à inonder le parquet. La fin du repas était oubliée devant les éléments ainsi déchaînés, et la fuite fut générale vers les chambres. Peu de lumière dans les couloirs. On distribua des bougies, mais le plus terrible, c'était le bouleversement de Grand Mère, pour laquelle l'orage était une émotion affreuse.

Maintenant, le bâtiment se trouvait dans les nuages et au travers, les éclairs nous noyaient d'une clarté presque continue que des roulements et claquements accompagnaient sans cesse. Dans les chambres on avait fermé les rideaux, à la lueur des chandelles vacillantes... mais l'émotion est contagieuse, et je restais bien près de ma Grand Mère, aussi tremblante qu'elle. Papa essayant de nous reconforter. Cela dura assez longtemps, mais nous le parût certes davantage. Peu à peu, lueurs et fracas s'éloignèrent, tout de même, avant que nos pauvres lumières soient usées... Je ne sais si la nuit fut bonne !

Cependant, dès le matin, le fameux « cor des Alpes » fit entendre son signal sonore et les amateurs de « lever de soleil » se précipitèrent dehors, assez nombreux. Quelques uns emmitoufflés de capuchons, de grandes pèlerines, de châles, de couvertures. Papa et moi sortîmes, mais le vague espoir de voir l'orient s'embraser, s'effaça aussitôt en voyant les nuées si épaisses qui étreignaient tous les sommets. Remise de son émotion, Grand Mère n'avait plus qu'une idée : celle de quitter ce lieu. Et ainsi que beaucoup de touristes déçus, le train à crémaillère à la locomotive poussièrè redescendit nos « trois générations » vers le lac, dont l'eau calme et rassurante nous porta jusqu'à Morshach, puis le funiculaire, vers Axenfeld.

L'orage y avait fait peu de bruit, mais Maman s'était tout de même inquiétée de nouveau, en entendant ces lointains roulements. Depuis ce jour, j'ai été guérie du « mal d'orage » n'ayant jamais entendu pareil tintamarre ! Peu après cette ascension pénible, nous avons encore fait d'autres promenades, par des jours radieux, puis, revenus à Lucerne, nous avons visité la ville, son curieux pont de bois, couvert, le lion célèbre, sculpté dans le rocher même, en souvenir des 786 suisses, au service du roi de France, massacrés en août 1792, en défendant les Tuileries, envahis par la populace. Et dans la cathédrale, nous entendîmes un magnifique concert d'orgue, dont les vibrations harmonieuses retentissaient sous les hautes voûtes avec une grande beauté. Nous avons donc repris le train pour retrouver tout de même avec plaisir le calme de la campagne française après ce voyage si beau et intéressant.

Naturellement, il y eût grande joie à reprendre les réunions avec tous les amis ! Maintenant, le mardi était, pour les plus grands, agrémenté par le jeu de tennis, car on en avait établi un sur une grande pelouse ombragée du bois, qui était établi suivant les règles d'alors, venant assez nouvellement d'Angleterre. Avec des dimensions beaucoup moins vastes que celle des « courts » actuels, son sol était fait de sable rougeâtre exigeant d'être souvent passé au rouleau, et les bandes blanches devaient être refaites en peinture aussi souvent.



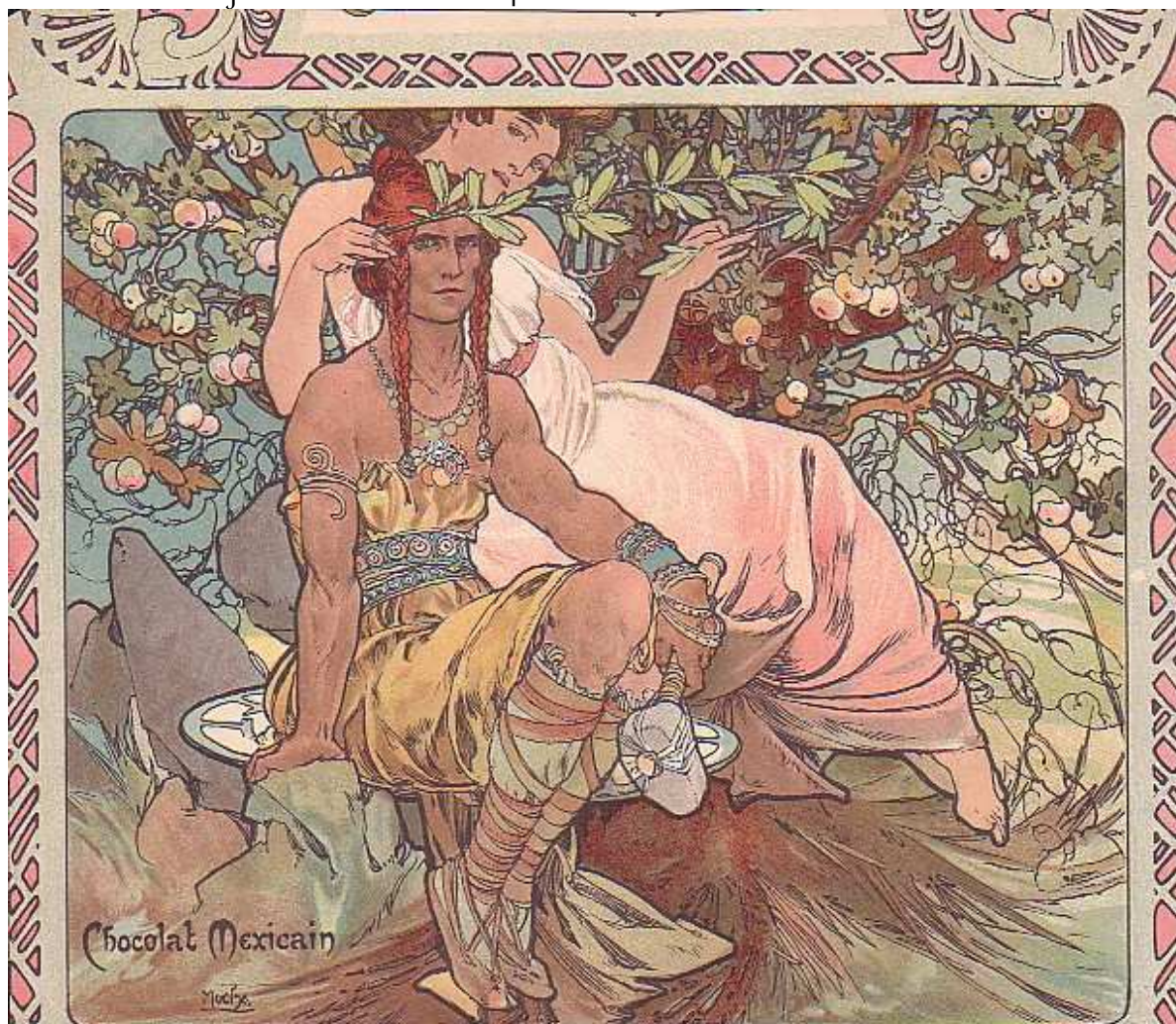
Autour du grand rectangle, de très hauts poteaux de fer recevaient un filet goudronné qui retenait les balles captives. Le « bois » n'était pas l'actuelle forêt vierge remplie de broussailles et de ronces, mais les allées bien tracées en faisaient sous les grands arbres, ou à travers les pelouses du verger, un lieu charmant auquel le jeu nouveau ajoutait un attrait de plus. Les « grands » de la troupe, munis de raquettes de chez « Williams » l'unique et célèbre spécialiste de sports, à Paris, se mirent donc à aimer beaucoup ces parties, que l'on jouait avec moins de vigueur qu'aujourd'hui, en envoyant très haut la balle, qui retombait doucement dans le camp adverse, et que l'on appelait des « chandelles » !

Il y avait de très jolis marquoirs l'un de chaque côté et lorsque le « jeu » était gagné, il était signalé par un petit drapeau à contre poids, qui basculé, montrait ses couleurs. Des bancs étaient installés sous les arbres, ainsi que des tables et nos mamans étant presque toujours là, on apportait de la maison, le goûter, accueilli avec plaisir par tout le monde. On faisait surtout honneur au « baba au rhum » glacé de sucre blanc et garni de fruits confits (spécialité de Mr Hémerly, le pâtissier) accompagné de tartines, de bière et des sirops divers qui étaient alors à la mode !

D'autres fois, nous jouions au croquet, près des communs, parfois fertile en contestations amicales, à cause des règles très compliquées de ce jeu bien ancien, ayant trait aux balles « croquées » et renvoyées au loin par l'adversaire et aussi des

interventions de celui qui, ayant gagné le premier se faisait « corsaire » et avait le droit d'entraver parfois, par des ruses, le jeu de ceux qui n'avaient pas encore touché le but.

Le mois d'octobre, une fois de plus, nous fit quitter Brunoy, pour reprendre, comme de coutumes les occupations et le travail quotidien.



1898

JUILLET	AOÛT	SEPTEMBRE
1 v s Marial	1 l s Pierre de L.	1 j s Les et Gilles
2 s s Vint. de la V.	2 m s Alphonse st.	2 v s Lazare
3 D s Anatole st.	3 m s Godefroy	3 s s Grégoire
4 l s Bertha	4 j s Dominique	4 D ste Fécunda
5 m s Zoi	5 v s Abel	5 l s Basile
6 m s Colombe	6 s s Franq. N.-S.	6 m s Oualphore
7 j s Elie	7 D s Gaston	7 m s Cloud no
8 v sste Virginia	8 l s Justin	8 j s Natre. de la V.
9 s s Cyrille	9 m s Amour no	9 v s Oloce
10 D sste Felicité no	10 m s Laurent	10 s s Pulchérie
11 l s Norbert	11 j sste Suzanne	11 D s Hyacinthe
12 m s Guulbert	12 v sste Claire	12 l s Sôraphin
13 m s Eugène	13 s sste Radeg. v. j.	13 m s Maurille
14 j FETE NAT ^e	14 D s Eusthe	14 m s Ézolt. s ^e Cr.
15 v s Henri	15 l ASSOMPT.	15 j s Nicomède
16 s s Hilar	16 m s Arnel	16 v s Cyrille
17 D s Alexis	17 m s Séptime st.	17 s s Lambert
18 l s Camille st.	18 j sste Hélène	18 D sste Sophie
19 m s Vincent de P.	19 v s Flavien	19 l s Janvier
20 m sste Marguerite	20 s s Bernard	20 m s Eustache
21 j s Victor	21 D sste Jacque	21 m s Mathien q-r
22 v s Marie Mad.	22 l s Symphorian	22 j s Maurice
23 s s Apollinatre	23 m sste Sidonie	23 v s Lan. art. no
24 D sste Christine	24 m s Barthel. no	24 s s Andoche
25 l s Christoph	25 j s Louis, roi	25 D s Firmin
26 m sste Anne no	26 v s Zéphirin	26 l sste Justine
27 m sste Natalie	27 l s César	27 m s Gôme et D.
28 j s Sarnoon	28 D s Augustin	28 m s Wenceslas
29 v sste Marthe	29 l s Médérle	29 j s Michel st.
30 v s Abdou	30 m s Pierre	30 v s Jérôme
31 D s Germain l'A.	31 m s Arislide st.	

1899

Tous les ans, le premier janvier, il y avait, avenue de l'Opéra, un « grand déjeuner », auquel était toujours conviée la famille Vincent, ce qui me rendait bien contente, de retrouver ma grande cousine Denise, ainsi que ses frères, car, à Paris, nous nous voyions bien moins souvent qu'à Brunoy ! « Mémère » (Marie Victoire Richer) recevait aussi ma Grand Mère (Elisabeth Laure Colliez), et également son vieux cousin Alexandre Thibault, ancien militaire du second empire, qui, retraité petitement, était souvent accueilli chez elle et chez nous.

Il l'appelait toujours « ma cousine » et lui offrait, en s'inclinant pompeusement ses vœux de Bonne Année, en même temps qu'une modeste boîte de bonbons. Car, en ce temps là, le « jour de l'an » comme on disait, était celui des souhaits échangés et aussi celui des beaux cadeaux, des « étrennes » que tous les enfants attendaient avec impatience quoique ayant trouvé déjà à Noël, dans leurs souliers, quelques petits présents. Tout le monde se trouvait réuni dans le salon depuis midi moins le quart, lorsque, à midi tapant, la porte s'ouvrait à deux battants, et que, du seuil, le maître d'hôtel, Hubert, très digne dans son habit noir, avec son visage impassible, orné de deux superbes « favoris » comme l'exigeait sa profession, annonçait solennellement « Madame est servie ». Les convives se rendaient bras dessus, bras dessous, en procession, dans la salle à manger. La table, éclairée par la suspension, brillante de son bec Auer, sous l'abat-jour d'opaline, entourée de 12 bougies, était jolie à regarder, avec sa nappe luisante de fin « damassé », les assiettes de faïence d'Oron, ornées du même décor brun que celle du temps de Henri IV faisant cercle autour d'elle, ainsi que l'argenterie et les verres et carafes de cristal. Au son centre, la corbeille de fleurs était entourée des compotiers de fruits et de friandises que nous regardions avec intérêt, tout en déployant les grandes serviettes, si savamment présentées en formant de bonnets pointus.

Alors arrivaient les huîtres, puis, la dinde aux marrons, auxquelles succédaient les « petits pois Rödel » extra fins (seule conserve existant alors), les tranches de foie gras centrées d'un rond de truffes, la salade, une glace délicieuse et enfin les desserts disposés devant nous.

Après ce festin, le café s'imposait, ainsi que les liqueurs. Ils étaient dégustés au salon auquel le grand lustre de Venise, avec ses hautes bougies, donnait la lumière nécessaire pour compenser la grisaille de cette journée d'hiver et éclairer les rideaux à draperies, le mobilier Napoléon III garni de damas rouge, le tapis persan et dans les angles les petits palmiers, nommés Kentias, alors o la mode.

La distribution de cadeaux avait lieu dans le petit salon. Qu'avaient, cette année là, reçu les garçons ? Suivant leur âge, peut être un fort, avec des soldats de plomb, qu'ils pouvaient disposer sur les tours à créneaux, les terre-pleins de cette réduction guerrière moyenâgeuse ; peut-être des cubes permettant de reproduire six images. Denise, la plus âgée, trouvait, il se peut, dans une grande boîte tout un matériel pour confectionner des fleurs de papier ? Quant à moi, je découvris, en ôtant fébrilement l'emballage, un petit fourneau noir, réduction de ceux que l'on voyait dans les cuisines, avec deux fours, un bain mairé, un robinet de cuivre, un foyer à deux trous, sur lequel on pouvait faire de la vraie cuisine ! Après avoir beaucoup servi, on peut encore le voir à Brunoy, objet miniature datant de 72 ans ! Nous étions tous ravis de nos « étrennes » et le petit salon n'était pas assez vaste pour notre agitation !

Mais, le jour de l'An, on ne pouvait pas s'amuser longtemps, car lorsque les parents étaient encore jeunes, il leur fallait partir avec leurs enfants, pour aller faire les « visites ». En effet, il était d'usage immémorial d'aller offrir ses vœux aux membres respectables des familles. Presque toujours, c'était en fiacre qu'on gardait « à l'heure » à moins que ce soit dans une voiture plus élégante, « voiture de remise » louant pour la journée, que l'on faisait cette « tournée » (si j'ose dire) laquelle durait fort longtemps. A chaque étape où l'on était reçu « à bras ouverts » il y avait offrande de sacs de chocolats, marrons glacés ou bonbons ; étapes où les jeunes ménages, suivant leurs itinéraires, se rencontraient successivement plusieurs fois. Que de paroles et de sourires, que d'embrassades et de souhaits, que de petits cadeaux reçus et de friandises absorbées.

En rentrant le soir, nul n'avait envie d'un dîner tardif. Mais malgré la fatigue, les enfants gâtés, regardaient, avant de s'endormir les cadeaux reçus, pour, ensuite, en rêver ! Depuis Noël, les écoliers étaient en vacances, et naturellement il y avait des réunions très joyeuses, des goûters parfois des arbres de Noël, où nous nous amusions beaucoup.

Durant ce temps de congé, Mémère, me conduisait parfois, sur les boulevards, au « Musée Grévin » où dans l'entrée se trouvaient les miroirs si drôles, auprès desquels on se bousculait pour se contempler, avec de grands rires, tout déformés, de façon grotesque.

Mais, ensuite on regardait ces personnages aux visages de cire, représentant des gens célèbres comme Pasteur, Victor Hugo, Carnot, le Tzar et la Tzarine, Félix Faure la Reine Victoria et bien d'autres... jusqu'au gardien en uniforme, semblant assoupi sur une chaise, et dont ma Grand Mère tapa l'épaule pour avoir un renseignement ! Il y avait aussi des mises en scène étonnantes : les derniers jours de Louis XVI et de sa famille, au Temple et à la Conciergerie. Marie-Antoinette dans son cachot, le petit Louis XVIII sur son grabat, apeuré, regardant à terre de gros rats. Marat assassiné dans sa baignoire par Charlotte Corday, spectacles presque trop émouvants.

Mais on voyait aussi « Napoléon à la Malmaison » avec l'Empereur, les Courtisans, les Maréchaux, les belles « Merveilleuses » parées d'admirables robes et aussi d'autres « tableaux » qu'on aurait crus vivants. D'autres jours, nous allions au théâtre Robert Houdin, ce prestidigitateur, étonnant magicien, qui intrigue par ses jeux fantastiques, tout le second empire, et dont les successeurs montraient toujours des spectacles curieux, des tours surprenants, qui défiaient la réalité. Sur la même scène, on voyait aussi Paul Segrand, mince et long Pierrot, tout de blanc habillé, déjà âgé et disait on, dernier élève du célèbre mime Debureau, qui, avec un grand talent, et sans aucune parole, amusait beaucoup les jeunes spectateurs.

En cette année, nous allions tous les jeudis, dîner boulevard Malesherbes, à 7 heures, exactement, et nous faisons le trajet en fiacre. A cette heure là, il y en avait beaucoup de libres, qui circulaient au pas dans les rues, quettant le client souhaité. La « course » était au tarif de 1frs50, mais il était d'usage, lorsque celle ci était proche, de proposer un prix au cocher ! En lui faisant signe. Papa disait : « Voulez vous vingt sous pour aller boulevard Malesherbes ? » Quelquefois l'automédon disait non de la tête et continuait son chemin, mais cela était rare, nous montions donc, et fouette cocher, la pauvre haridelle nous mettait en 10 minutes à destination, par les rues Saint Honoré et Royale, sans encombrements, sans interdit, ni feux rouges, ce qui paraît maintenant, tonnant. Presque toujours, mon Oncle Henri et Marie, sa femme étaient invités, ainsi que la cousine de Grand Mère, Madame Reneuvre, qui avec ses cheveux blancs avait l'air d'une respectable Marquise. Après le bon dîner, cuisiné par Louise, et servi par le fidèle

Gules, le café était porté dans le petit salon, on traversait alors le salon dont les meubles, je l'ai déjà dit, étaient habillés de housses blanches, car ce n'était qu'une réception intime.

Le café savouré, on ouvrait la table à jeu, on sortait la « boîte à Bridge » et les amateurs de ce jeu assez nouveau prenaient place pour une partie sérieuse. C'était tout au moins l'avis de mon Oncle, qui, ancien polytechnicien, n'admettait guère une erreur de son partenaire, si celui-ci ne jouait pas la carte prévue par lui. Il témoignait alors sa contrariété par un petit coup de poing sur la table. C'est peut-être à cause de ce geste que le goût du bridge ne m'est jamais venu.

Quelquefois, durant la « partie », j'allais dire au revoir, à la cuisine aux dévoués serviteurs de Grand Mère, qui faisaient partie de la famille ! Sur les murs, accrochés par ordre de grandeur, toute la batterie de cuisine aux cuivres rutilants brillait, mais, j'étais surtout attirée par la grande cage à oiseaux de Louise, où serins jaunes, « mulets » verdâtres, et chardonnerets aux couleurs vives, s'ébattaient joyeusement, en gazouillant, attendant pour s'endormir que l'on ait couvert le grillage d'une étoffe pour leur cacher la lumière.

Lorsque l'on se promenait dans Paris, on voyait de plus en plus, partout, des travaux importants, relatifs à l'exposition : entre autres aux bords de la Seine, ainsi que sur l'esplanade des Invalides ; c'est là que s'élevaient rapidement, les palais des « métiers d'art » de part et d'autre d'une longue allée, depuis le pont Alexandre III.

Dans l'un de ses bâtiments devait se trouver la « classe de la bijouterie », dont la future installation donnait déjà beaucoup d'occupation à mon Père. Mais, à ce moment, autre chose s'y adjoignit, car il fut question de créer, pour les anciens ouvriers des ateliers de joaillerie, une maison de retraite. C'est Monsieur Frédéric Boucheron qui eût l'idée première de cette fondation, pour assurer les vieux jours de ceux qui avaient œuvré si longtemps dans leur profession, à cette époque, où la sécurité sociale n'existait pas. Il offrit, pour la future maison, une somme très importante, afin de servir de base à l'association future. Elle groupe d'abord tous les Présidents des œuvres, dites, alors, « philanthropiques », qui s'occupaient de la bijouterie, et une souscription fut aussitôt ouverte. Monsieur Boucheron devint le Président d'honneur, avec Messieurs Aucoc et Lefèvre, comme vice président.

Ils demandèrent à mon Père de se joindre à eux, afin de les aider (en devenant le secrétaire de cette nouvelle fondation) à concevoir et étudier les projets des statuts et règlements nécessaires à son établissement. Ceux-ci ne furent terminés qu'en octobre 1900, le travail pour ces deux secrétariats fut alors considérable... Et il est malheureux qu'à ce moment, pour le simplifier, on ne se soit pas encore servi de la « machine à écrire ». Elle existait, venant, je crois, d'Amérique, depuis plus de 10 ans. Mais faute, peut être de publicité, l'emploi ne s'en fit que très lentement et ce n'est que vers 1902, qu'on commença à en entendre parler, et à s'en servir, « espèce de piano » comme on l'appelait !

En cette année là, la maison de Retraite qu'on avait décidé d'établir aux « Ormes sur Douzic » et qui était desservie par les sœurs de Saint Vincent de Paul, put accueillir ses pensionnaires trouvant là un repos bien mérité.

L'hiver fut donc bien occupé, et, profitant du peu de vacances que Papa pouvait prendre, nous passâmes simplement quelques jours à Brunoy, avant de partir pour les Pyrénées, avec Grand Mère accompagnée de sa fidèle Anna, qu'elle aimait emmener en voyage. Du train, après la nuit passée, nous avons traversé les Landes toutes boisées de pins, sur les troncs desquels on voyait les entailles faites, et les pots suspendus, pour recueillir la résine. Puis, Pau fut rapidement atteint d'où se distinguaient déjà au loin, les hautes cimes des Pyrénées, vers lesquelles nous roulions toujours. Mais c'est avant de les avoir atteintes que, à Laruns, il nous fallut descendre. De là, le voyage se poursuivit en voiture par une route très montante, aux nombreux lacets, découvrant peu à peu sur différents sommets très élevés, une vue superbe, avant d'arriver aux Eaux-Bonnes où, après leur effort les chevaux arrivèrent couverts d'écume.

Le séjour dans ce site magnifique dura un mois et fut fertile en grimpades pédestres, en promenades à ânes, que les grandes personnes utilisaient aussi, et en plus longue courses en voiture. Soit que nous parcourions les pentes ombragées de hêtres et de sapins couvrant de leurs verdure un tapis de bruyères roses, ou que nous voyions, sur d'autres versants de belles prairies, où chèvres et vaches paissaient, soit que nous parcourions la large vallée d'Ossau, bordée de hautes montagnes, aux flancs semés de petits villages aux toits d'ardoise, et aux rues pavées de galets pris dans le Gave, ou que nous regardions les flots de celui-ci, lorsqu'ils coulaient encaissés entre des passages rocheux, se précipiter en écumant pour, ensuite s'étaler au milieu des prairies fleuries de campanules, de

marguerites ou d'ancolies, ou qu'au fond du décor, après avoir admiré de superbes cascades, nous découvrions parmi d'autres sommets neigeux, le pic du Midi d'Ossau dressant sa silhouette à plus de 3000 mètres.

Donc, proches ou lointaines, les excursions étaient toujours magnifiques et variées. Mais il y avait des jours où nous restions aux Eaux Bonnes, par exemple le dimanche, où avaient lieu des fêtes que les estivants ne voulaient pas manquer, car les habitants des villages voisins, et ceux de la vallée d'Ossau y participaient et qu'on pouvait voir une grande assemblée de costumes pittoresques.

D'abord, les « guides » coiffés de leurs bérets et vêtus de chemises blanches, ainsi que leurs quêtres, d'un gilet de peau de chamois, en dessous de la veste rouge ou noire, comme leurs culottes et ayant en bandoulière leur fouet à manche court et à longue mèche de peau blanche tressée. Les femmes portaient des jupes de couleurs variées, des fichus brodés, et, sur la tête, le « capulet » sorte de capuchon pointu presque toujours rouge, dont les pans de laine légère descendaient sur le dos et les épaules. Les jeux qui se déroulaient sur l'esplanade du casino, consistaient en « courses en sac, courses aux œufs, saut en hauteur, mas de cocagne, et aussi en danses basques » extrêmement caractéristiques et pittoresques qui recueillaient les applaudissements.

À la nuit, un feu d'artifice clôturait la fête. Dans la ville d'eaux venait souvent un troupeau de chèvres qui descendaient de la montagne et se mêlaient aux promeneurs, car ceux-ci leur présentaient du sel, que leur berger vendait en cornets, pour le régal des ruminants et la grande joie des enfants. Une fois, d'autres petits animaux firent leur apparition, deux oursons, tenus en laisse par deux basques de la montagne. Leur mère avait été tuée, et ces hommes les avaient élevés. Bien qu'ils aient sept mois, ils buvaient encore leur biberon, tels des bébés, en les tenant dans leurs grosses pattes, et ils marchaient debout comme des bonshommes !

Notre séjour touchait à sa fin, et Grand Mère voulut, par ce beau temps, terminer les vacances, en partant, avec Anna, prendre le train... à Argelès ! Pour cela elle dut faire en voiture, le trajet de 25 kilomètres, dans une région montagneuse, au début du voyage. Et je la vois encore, montant, toute ravie, dans sa calèche, attelée de deux chevaux en flèche, tenant à la main sa petite ombrelle et nous faisant de l'autre main

« Au revoir ! » Pour nous, la diligence et le train nous menèrent à Lourdes, où un grand pèlerinage déployait sa procession depuis la grotte jusqu'à la basilique.

Après, nous vîmes Pau, où dans le Château-Musée était exposé le berceau de Henri IV, fait dans une énorme écaille de tortue. Une dernière fois, au coucher du soleil, la belle chaîne des Pyrénées, toute rose, parut à nos yeux, et dans la nuit le train nous ramena à Paris, puis à Brunoy, jusqu'à la fin de septembre. Au chalet, Magdeleine et Suzanne prenaient alors des leçons de dessin, avec une charmante artiste et comme Maman savait que cela me plairait beaucoup de me joindre à elles, elle me le permit, pour commencer à apprendre les rudiments de cet art ! Mais il y eut encore naturellement, plusieurs amicales et si gaies réunions jusqu'au retour à Paris. Là, le train-train journalier reprit, un peu plus important chaque année. Et les trois derniers mois du XIX^{ème} siècle passèrent comme les autres, en attendant 1900 !